# France ILLUSTRATION

N°s 152-153 — 11 SEPTEMBRE 1948 — 60 FRANCS


Illinois U Library

## L'INSTALLATION DE S. M. JULIANA, REINE DES PAYS-BAS

Investie l'avant-veille, lors de l'abdication de S. M. Wilhelmine, la reine Juliana d'Orange-Nassau, portant la cape du couronnement en velours rouge à traîne doublée d'hermine, prête le serment de fidélité des rois de Hollande dans la grande nef de la " Nouvelle Église " d'Amsterdam splendidement décorée. La cérémonie s'est déroulée devant un parterre de têtes princières, de délégations étrangères et de hautes personnalités du royaume.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction TRUdaine 78-47

# France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

## A NOS ABONNÉS ET LECTEURS

*Un arrêt partiel du travail à l'Imprimerie de Bobigny a empêché "France-Illustration" de paraître le 28 août et le 4 septembre.*

*Le présent numéro, bien que renforcé, ne subira aucune modification de prix. Le numéro du 18 septembre, qui comportera 40 pages sous couverture spéciale et sera consacré, en grande partie, à la session de l'O. N. U. au Palais de Chaillot, sera vendu 100 francs. Il sera adressé sans majoration de prix à tous nos abonnés.*

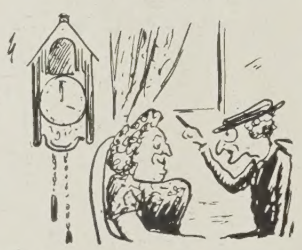
*Nous rappelons enfin qu'à la demande de la grande majorité de nos abonnés notre supplément littéraire paraîtra désormais deux fois par mois et continuera à n'être servi que par abonnement couplé avec "France-Illustration".*

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

CINÉMA HISTORIQUE

— Mais, mon cher metteur en scène, Marat fut assassiné dans sa baignoire...

— Oui, mais, pour le ciné, c'est plus spectaculaire !...



PRUDENCE

— Tiens ! le coucou de notre pendule ne chante plus ?

— Non, depuis l'ouverture de la chasse il n'ose plus sortir de sa maison.

LE BON TEMPS

— A présent, à cause de la vie chère, ils se contentent de me siffler. Autrefois, ils me lançaient des tomates, des choux, des navets, des patates... Ah ! oui, le théâtre est en décadence !...

LES PREMIERS CAMPEURS

L'Ange. — Le propriétaire s'est aperçu que vous aviez volé des pommes. Il vous prie d'aller faire du « camping » ailleurs !

LES TEMPS DIFFICILES

— Vous ne chassez pas le cerf cette année, monsieur le comte ?

— Non. Pour chasser à courre, je suis trop à court.

CHAUFFAGE A LA SCIURE
Poêles à copeaux
CALORIDOR
23, rue des Ebazoirs, DIJON

OPÉRA 22-97
Georgette Léné
haute Mode
22 R. GODOT DE MAUROY

François Auchard
EST UNE MARQUE
Peignes de Toilette façonnés main - Fantaisies de Coiffures
En Vente : Parfumeries de Luxe - Coiffeurs en renom - Grds Magasins
OYONNAX (AIN) — PARIS 26, Bd. de Strasbourg

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉROS 152-153 11 SEPTEMBRE 1948

# France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

## LES NATIONS UNIES A PARIS

Au cours d'une brève cérémonie, M. Robert Schuman, agissant au nom du gouvernement français qu'il présidait, a remis à M. Trygve-Lie, secrétaire général de l'O. N. U., la clé symbolique du Palais de Chaillot où se tiendra, à partir du 21 septembre, l'Assemblée générale des Nations Unies. La colline de Chaillot devient ainsi, pour une durée de trois mois, territoire international. Phot. *France-Illustration* (Maurice Jarnoux).

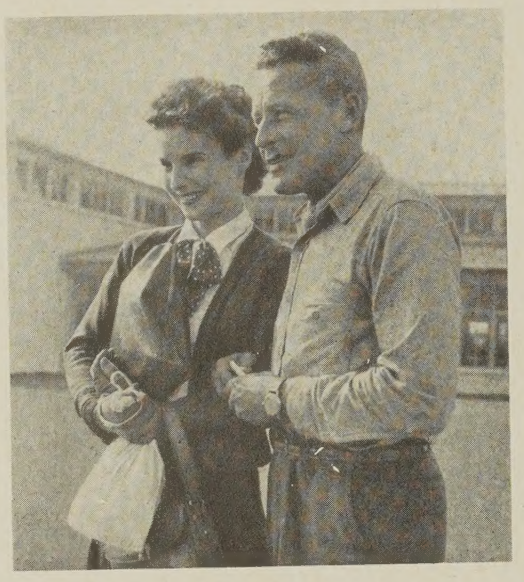
# INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

**GLUBB PASHA**, ayant renoncé au commandement de la Légion arabe de Transjordanie, a fait escale à l'aéroport d'Orly avec sa famille avant de gagner Londres, où il poursuivra de délicates négociations.

**A BONN**, s'est réuni pour la première fois le parlement de l'Allemagne occidentale. M. Konrad Adenauer a été élu président de cette assemblée qui va tenter de donner une Constitution aux Allemands de l'Ouest.

**M. JEFFERSON CAFFERY,** ambassadeur des U. S. A. en France, a annoncé au cours d'une visite qu'il a faite en Touraine que les droits d'entrée des vins français aux U. S. A. venaient d'être réduits.

**A LONDRES**, des Canadiens se sont embarqués pour Dieppe, où ils sont allés en pèlerinage sur les tombes des soldats tués en août 1942 lors du premier débarquement d'un commando britannique.



**PAUL-EMILE VICTOR**, qui était allé installer au Groenland, l'expédition française arctique qu'il dirige est rentré à Paris, où sa femme l'accueille à sa descente d'avion. Il prépare l'expédition antarctique.

**DE GRANDES MANŒUVRES AERIENNES** ont eu lieu récemment en Grande-Bretagne sous la direction du maréchal sir William Elliott et du général sir Ivor Thomas sur le thème : défense de l'Angleterre.

**M. WINSTON CHURCHILL** séjourne actuellement à Aix-en-Provence, où il achève de rédiger la seconde partie de ses Mémoires. L'ex-premier britannique profite de son séjour dans le Midi pour peindre.

**CENT CINQUANTE YOUGOSLAVES** qui avaient émigré en France avant la guerre viennent de regagner leur pays. Avant leur départ, ils ont couvert leur train d'inscriptions à la gloire du maréchal Tito.

**GARE D'AUSTERLITZ**, religieuses et infirmières bénévoles embarquent les malades et les infirmes dans le train spécial qui les conduira, remplis de foi et d'espoir, vers la grotte miraculeuse de Lourdes.

# INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

**MONCEF BEY**, ex-bey de Tunis, est mort à Pau, où il était en résidence surveillée depuis 1945. Il avait dû abdiquer en 1942 après la défaite de Rommel. Les nationalistes tunisiens désiraient son retour au pouvoir.

**UNE VAGUE DE CHALEUR** s'est abattue sur les Etats-Unis. A New-York, à Boston et dans l'Etat de l'Ohio, le thermomètre est monté à plus de 40 degrés et une centaine de personnes sont mortes d'insolation.

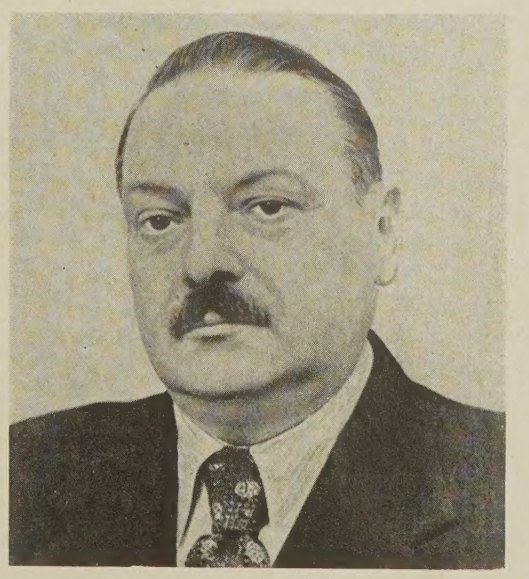
**A BERLIN,** les quatre gouverneurs militaires alliés en Allemagne, les généraux Clay, Kœnig, Robertson et le maréchal Sokolowski, se sont réunis à plusieurs reprises au siège du Conseil de contrôle interallié.

**M. HENRY WALLACE,** candidat progressiste à la présidence des Etats-Unis, poursuit sa campagne électorale dans les Etats du Sud. A Burlington il a été accueilli par des projectiles divers et n'a pu parler.

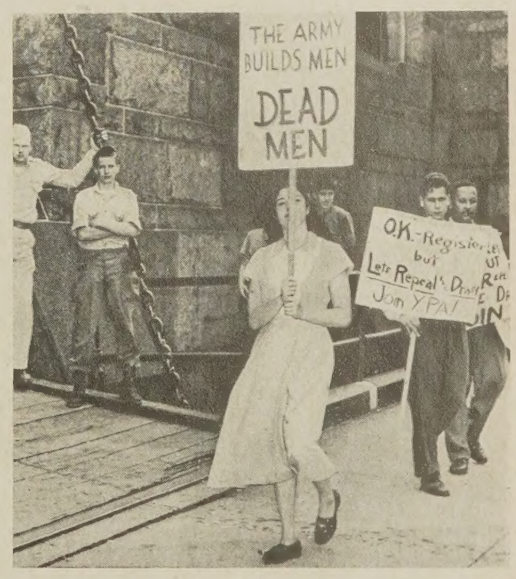
**EN FRANCE,** des grèves de protestation contre le coût de la vie et l'insuffisance des salaires ont éclaté dans plusieurs villes. Les cheminots de Dijon ont cessé de travailler plusieurs heures, interrompant le trafic.

**A SEOUL,** le général MacArthur a assisté aux cérémonies qui ont marqué le troisième anniversaire de la libération de la Corée par ses troupes. Il a déclaré que les barrières divisant le pays tomberaient.

**A TOKIO**, le général Pechkoff, représentant la France près du corps d'occupation du Japon, inspecte les troupes du 7e régiment américain de cavalerie, qui s'illustra jadis contre les Sioux avec le général Custer.

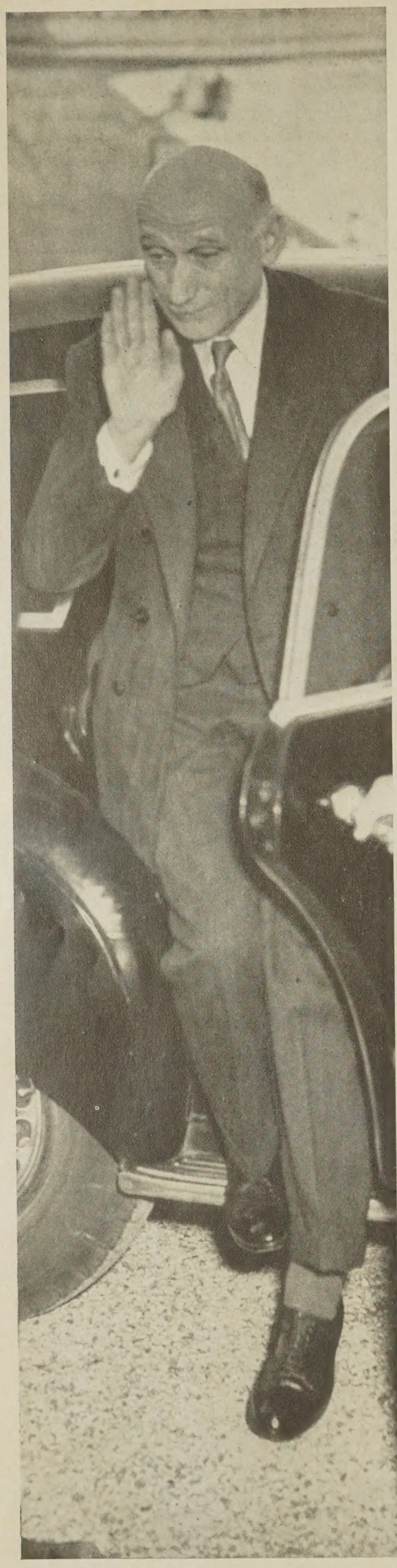


**JDANOV,** fondateur du Kominform et président du Conseil de l'Union soviétique, est mort à Moscou. Il jouait un rôle capital en U. R. S. S. et était considéré comme un des successeurs de Staline.




**A BOSTON** (Etats-Unis), la police a arrêté trois jeunes gens des « jeunesses progressistes » qui tentaient de déclencher devant une caserne une manifestation contre le service militaire obligatoire.

# UNE GRANDE CRISE



DISCRET, M. ROBERT SCHUMAN ARRIVE A L'ELYSÉE.

LA démission du cabinet Robert Schuman le 21 juillet, à la suite d'un débat sur les crédits militaires au cours duquel les ministres socialistes s'étaient désolidarisés de leurs collègues, a déclenché une cascade de crises dont s'émeut à juste titre l'opinion. En même temps qu'elles se traduisaient par une aggravation sensible de la situation financière, économique et sociale, ces sept semaines perdues ont renforcé le scepticisme quant aux possibilités d'assurer, avec l'actuel régime des partis, un fonctionnement normal et efficace de la mécanique gouvernementale. Il a été impossible aux gouvernements successifs, quelle que soit leur composition, d'obtenir les moyens d'action qui eussent permis au pouvoir exécutif d'arbitrer les conflits d'intérêts privés et de résister à la pression croissante d'organismes extérieurs irresponsables. En se prolongeant et en s'aggravant de crise en crise, cette impuissance risque de poser, de façon brutale, le problème de la dissolution de l'Assemblée nationale alors que les conditions constitutionnelles d'un recours au suffrage universel ne sont pas davantage réalisées que la réforme électorale, qui, en tout état de cause, devrait précéder cet appel aux électeurs.

Le malaise politique s'est d'ailleurs singulièrement compliqué à la suite des manœuvres qui avaient mis fin, de façon inopinée, au ministère de large union républicaine constitué par M. Marie.

Investi par l'Assemblée nationale le 24 juillet, M. André Marie devait démissionner le 28 août, dans l'impossibilité où il se trouvait d'obtenir l'adhésion des ministres socialistes au programme de redressement économique et financier de M. P. Reynaud, pour lequel M. A. Marie avait obtenu du parlement les pouvoirs réglementaires.

Ce plan, le ministre des Finances et de l'Economie nationale l'avait dressé en fonction d'une situation très obérée et après avoir mis en lumière la profondeur du gouffre creusé sous nos pas.

Un coup d'arrêt ne suffisant plus, M. Paul Reynaud entendait procéder à un effort massif de redressement sur les bases suivantes : maximum de compression et d'économie dans les dépenses publiques et minimum de fiscalité, l'équilibre financier devant être complété par un recours à l'emprunt. Mais un tel recours impliquait la renaissance dans le pays d'un climat de confiance. D'où la volonté qu'affirmait M. Paul Reynaud de mettre fin à un déséquilibre budgétaire croissant en réduisant le train de vie de l'Etat en fonction de ses ressources et en procédant à des économies massives dans les domaines civil et militaire. Ce que l'on n'avait pu obtenir jusqu'ici par la voie parlementaire, en dépit des programmes et des engagements pris, M. Paul Reynaud entendait le réaliser grâce aux moyens d'action que lui fournissaient les pouvoirs réglementaires.

La mise en ordre de ce plan se trouva retardée par les préoccupations d'ordre divers qui assaillaient le cabinet André Marie et par l'inopportune question de l'ajournement des élections cantonales, dont les socialistes avaient fait l'une des conditions de leur adhésion aux pouvoirs réclamés par M. Paul Reynaud. Or, durant ce retard, la mise en vigueur des nouveaux prix agricoles décidés par le précédent cabinet provoquait une brusque flambée des prix sur les marchés, conjointement avec une poussée revendicative des organisations syndicales du « cartel de la baisse ».

C'est dans cette atmosphère tendue que les ministres abordaient, le jeudi 26 et le vendredi 27, en conseil l'étude des mesures proposées par M. Paul Reynaud. Un conflit apparut aussitôt entre celui-ci et ses collègues socialistes, qui estimaient insuffisantes les mesures envisagées en compensation de la montée des prix agricoles. En réalité, l'adhésion des socialistes à la formule Reynaud s'était accompagnée dès le début de réserves et de réticences qui n'avaient fait que s'accentuer sous la pression des organisations syndicales et devant l'agitation intensive des groupements communistes.

La situation devenait dès lors sans issue. Il était impossible au ministre des Finances de consentir à l'émasculation d'un plan qui ne pouvait réussir qu'à condition d'être appliqué totalement et sans marchandage. Pour sortir de l'impasse, les ministres socialistes suggéraient au président du Conseil de rester à la tête du gouvernement, soit en abandonnant M. Paul Reynaud, dont l'expérience, de leur fait, était brisée dans l'œuf, soit en acceptant leur propre démission. C'était faire bon marché de la loyauté bien connue de M. André Marie, qui, jouant jusqu'au bout le *fair play*, se rendait à l'Elysée le samedi 28, à 1 heure du matin, pour remettre à M. Vincent Auriol sa démission.

Les responsabilités ainsi prises par les ministres socialistes imposaient au président de la République de faire appel à une personnalité de la S. F. I. O. pour dénouer cette crise imprévue. M. Paul Ramadier, appelé dès le 29 à 12 h. 30 à l'Elysée, envisageait de constituer un cabinet sur une formule nouvelle : un gouvernement d'action et non de coalition, ayant une homogénéité de doctrine et de volonté, et assuré de pouvoir vivre au moins jusqu'au 30 juin 1949. Dans la conjoncture actuelle et étant donné les raisons mêmes de la crise, c'était vouloir résoudre la quadrature du cercle, et M. Ramadier ne pouvait nourrir aucune illusion quant à ses chances de réussite. En dépit de l'appui des socialistes, du soutien du M. R. P. et du préjugé favorable que lui accordaient les radicaux, l'ancien président du Conseil renonçait le soir même à la mission d'information qu'il avait acceptée.

Le même jour à minuit, M. Robert Schuman, appelé à son tour à l'Elysée, se voyait confier le soin de résoudre la crise. La personnalité même de l'ancien président du Conseil était garante de l'accueil favorable qui l'attendait à l'Assemblée. M. Robert Schuman jouit dans tous les milieux politiques — sauf chez les communistes — de l'estime et de la sympathie générales. Sa foi patriotique, sa probité intellectuelle, son honnêteté foncière en faisaient l'homme susceptible de dénouer un imbroglio qui ne pouvait se prolonger, surtout à l'heure où l'Assemblée de l'O. N. U. allait prendre possession du palais de Chaillot pour y tenir ses assises prochaines.

M. Robert Schuman obtenait l'investiture de l'Assemblée nationale le mardi 31 août par 322 voix contre 185, une centaine de parlementaires s'étant abstenus. Après ce témoignage de confiance donné à sa personne, il restait au chef du gouvernement à former son équipe et à réaliser l'accord sur le programme dont il avait dressé les grandes lignes à la tribune. Sa tâche, à dire vrai, n'était pas aisée, et à travers les déclarations des chefs de groupe on sentait poindre des inquiétudes et des réticences.

Si les radicaux acceptaient de collaborer avec M. Robert Schuman, une hostilité de plus en plus vive se dessinait chez les socialistes contre la participation. En dépit des concessions que le président du Conseil envisageait à propos du taux de majoration des salaires, la S. F. I. O., de plus en plus impressionnée par l'ampleur des revendications syndicales, ne se résignait pas à s'associer à la réalisation du programme économique de M. Robert Schuman. Après de longues palabres les élus socialistes déclinaient finalement le 2 septembre, à la quasi-unanimité, une participation « dans le cadre des mesures actuellement envisagées par le président du Conseil ». Le refus des socialistes mettait M. Robert Schuman en posture difficile, car le soutien qu'ils lui offraient risquait, l'expérience l'a montré, d'être instable et précaire.

Les élus M. R. P., cependant, encourageaient le président du Conseil à former, coûte que coûte, son gouvernement et à placer ensuite le parlement devant ses responsabilités. M. Robert Schuman s'efforça donc de trouver des collaborateurs au sein des autres groupes de l'Assemblée, mais il allait se heurter à de nouvelles difficultés, notamment pour l'attribution des portefeuilles-clés de l'Intérieur et du Travail, jusque-là occupés par les socialistes. M. Mitterand, pressenti pour le portefeuille de l'Intérieur, subordonnait son acceptation, en accord avec le groupe de l'U. D. S. R., à la promesse que les élections cantonales, ajournées par un vote de l'Assemblée, auraient lieu en octobre prochain. Le chef du gouvernement, d'autre part, rencontrait des réti-

# POLITIQUE

cences jusqu'au sein de son propre groupe, où les éléments en contact avec la C. F. T. C. s'inquiétaient de l'absence des socialistes.

Sa tâche devenait dès lors impossible et le président du Conseil se rendait à 14 heures à l'Elysée pour remettre sa démission à M. Vincent Auriol.

Ainsi la crise rebondissait une fois de plus, menaçant de devenir insoluble.

Le président de la République et les chefs des partis eux-mêmes sentaient la nécessité de mettre fin à un tel désarroi en tentant un ultime rapprochement entre socialistes, radicaux et M. R. P. sur le point le plus névralgique de la crise : le problème des prix et des salaires. M. Vincent Auriol confiait à M. Robert Lecourt, président du groupe M. R. P., et à M. André Marie des « missions d'information », et d'actives conversations se poursuivaient entre les leaders parlementaires. Les bases d'un rapprochement paraissant cette fois acquises, une solution s'offrait qui permettait d'éviter de recourir à un nouveau vote d'investiture devant l'Assemblée. Le président de la République, n'ayant pas, en fait, accepté la démission que lui avait remise M. Robert Schuman, demandait instamment à celui-ci de poursuivre sa mission en constituant son cabinet, rendu possible par l'accord de principe réalisé entre le M. R. P. et la S. F. I. O.

Dimanche dernier, le président du Conseil, dans l'obligation de renoncer à la large union qu'avait tentée M. André Marie, formait un gouvernement d'où s'excluaient les partis modérés, mais dans lequel, par contre, les socialistes occupaient les positions-clés de l'économie nationale.

Un tel changement de formule rendait précaires les possibilités de réussite du nouveau cabinet. Mardi, dès que M. Robert Schuman prit contact avec l'Assemblée, des orateurs manifestèrent leur appréhension devant une situation qui leur paraissait paradoxale : les pouvoirs réglementaires avaient été accordés au ministère André Marie pour l'application d'un programme déterminé dont M. Paul Reynaud avait développé les grandes lignes. Du fait de l'attribution à un socialiste du portefeuille des Finances et de l'Economie, ces mêmes pouvoirs ne risquaient-ils pas d'être utilisés pour l'application d'un programme de conceptions diamétralement opposées ? Aussi bien, après une intervention incisive et décisive de M. René Pleven — et en dépit des objurgations de M. Robert Schuman, qui montrait les dangers d'un rebondissement de la crise à une heure où de graves négociations sont engagées à Berlin et à Moscou — l'ordre du jour de confiance devait être repoussé par 295 voix contre 289.

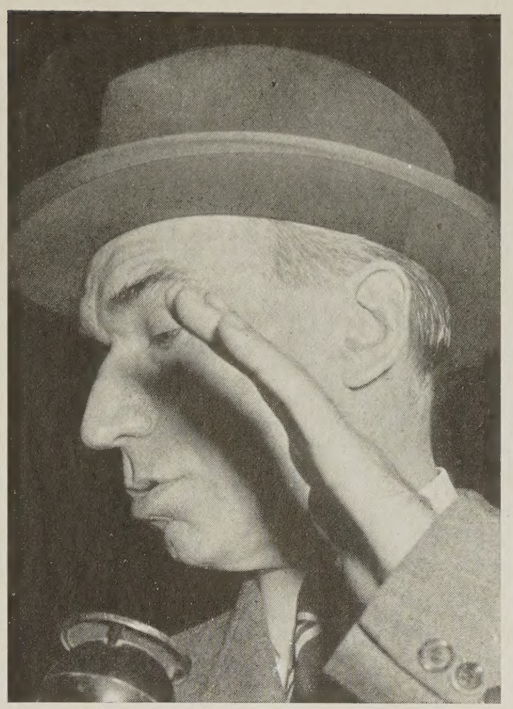
Mis en minorité, M. Robert Schuman reprenait, une fois de plus, le chemin de l'Elysée pour remettre sa démission à M. Vincent Auriol.

Depuis le 19 juillet, le passif s'est singulièrement alourdi. Les prix des denrées essentielles ont poursuivi leur mouvement ascensionnel ; les revendications syndicales se sont faites plus pressantes et plus amples, le déficit s'est accru et la monnaie a connu une nouvelle dépréciation.

Les problèmes posés restent les mêmes qu'hier et les Français savent que de sérieux sacrifices les attendent. Pour s'y résoudre le pays devra avoir la sensation très nette que les efforts qu'on va lui demander ne seront pas aussi vains que ceux qu'il a déjà tant de fois consentis.

Le redressement économique et financier, sans cesse annoncé et toujours ajourné, reste à faire. Il ne résultera ni d'un coup de baguette magique ni de trop subtils compromis, mais d'un effort courageux, audacieux et soutenu de tous.

Le plus grand danger serait de retomber dans le « cycle infernal », dans la tragique course entre prix et salaires, qui ferait se lever à nouveau le spectre redoutable de l'inflation. En même temps que doivent être prises les mesures compensatoires qui permettront aux salariés de supporter les charges résultant des récentes augmentations, le nouveau gouvernement devra s'attaquer résolument à sauvegarder le pouvoir d'achat et à éviter une nouvelle dépréciation de notre monnaie.



*AVANT LA CRISE*

## M. ANDRÉ MARIE
## AVAIT FAIT APPEL A L'UNION DE TOUS

DURANT le mois qu'il a passé à la présidence du gouvernement, M. André Marie n'aura guère eu de loisirs. Le premier et le seul déplacement qu'il ait effectué fut consacré à ses administrés de la petite cité normande de Barentin, dont il est le maire.

Les Barentinois saisirent cette occasion pour manifester la juste fierté qu'ils ressentaient de la « promotion » comme chef du gouvernement d'un des leur qui fit avec eux et parmi eux ses premières armes dans la vie politique. M. André Marie, en effet, n'a cessé de les représenter à la mairie, au conseil général et au parlement, que durant l'occupation, où sa participation à la Résistance lui valut, on le sait, de subir le dur calvaire de la déportation à Buchenwald.

Aussi est-ce dans une atmosphère de familiarité cordiale que le président du Conseil, accueilli par ses adjoints, fut reçu le 22 août par le conseil municipal.

Au cœur de cette Normandie plantureuse, le chef du gouvernement, après avoir souligné que le redressement national ne se fera qu'avec le concours de tous les Français, considérait tout d'abord comme un devoir d'adresser un pressant appel à la sagesse et au civisme des populations agricoles.

« La liberté, déclara-t-il, ce n'est pas de nuire à son voisin ; elle ne se conçoit qu'avec la sagesse. »

Puis, après un déjeuner empreint de bonne humeur qu'offrirent les conseillers municipaux à leur maire et à Mme André Marie, le président du Conseil se rendait en voisin à Viller-Ecalles, où l'on inaugurait, devant les représentants des Etats-Unis et de la Pologne, une stèle à la mémoire des équipages d'avions américains et polonais tombés en flammes sur le territoire de la commune. Ce fut le moment pour M. André Marie d'exalter en termes émus l'amitié scellée entre alliés par le sang versé pour la cause commune.

Remerciant les Etats-Unis pour l'aide précieuse que le plan Marshall apporte à l'économie française, le chef du gouvernement disait sa volonté de faire comprendre à tous que cette assistance extérieure n'était que passagère et que dès à présent la France devait se préoccuper de « vivre par elle-même en se suffisant à elle-même ».

A l'issue de cette journée de détente, le président du Conseil regagnait le soir même la capitale, où il allait s'efforcer, en vain, on le sait, de réaliser l'accord entre ses collaborateurs sur un programme de redressement économique et financier.

M. ANDRÉ MARIE GAGNE LA MAIRIE DE BARENTIN...

... OU IL RÉPOND AU DISCOURS DE SON ADJOINT.

PUIS IL DÉJEUNE AVEC LE CONSEIL MUNICIPAL.

# L'EUROPE DANS L'ATTENTE

par ALBERT MOUSSET

Les négociations quadripartites qui se sont poursuivies à Moscou pendant tout le mois d'août, si elles n'ont pas résolu les problèmes fondamentaux comme celui de l'unité allemande, ont néanmoins mis au point la solution de la question monétaire, qui fut, comme on le sait, à l'origine du blocus soviétique de l'ex-capitale du Reich.

A l'issue de la neuvième entrevue du Kremlin, on apprit en effet que les Quatre avaient décidé d'admettre le principe de la libre circulation, à Berlin, du mark soviétique comme étalon monétaire unique. Toutefois les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la France entendent exercer, sur un pied d'égalité, le contrôle de cette monnaie, pour empêcher que l'une des puissances occupantes n'en tire avantage aux dépens des autres.

Cette mesure exige donc un aménagement technique assez délicat. Il est élaboré sur place par les quatre gouverneurs alliés de Berlin. La levée du blocus suivra la conclusion d'un accord.

Et, dès la reprise du trafic ferroviaire, fluvial et routier, la parole sera de nouveau donnée aux ministres des Affaires étrangères qui, après avoir entériné les décisions prises à Berlin, aborderont le problème de l'organisation du Reich dans son ensemble.

Ce sera la pierre d'achoppement des négociations. S'il y a lieu, en effet, de manifester un certain optimisme en l'état actuel des pourparlers, on ne saurait se dissimuler que les perspectives d'un accord général sont encore très limitées. Il n'entre, en effet, ni dans les intentions des Anglo-Américains ni dans celles des Russes de renoncer à des positions dont le maintien conditionne à leurs yeux l'avenir de l'Europe : celle de la démocratie libérale ou socialisante pour les premiers, du marxisme pour les seconds.

## LE CONSEIL PARLEMENTAIRE DE BONN

Il y a quelque chose d'irrationnel dans les rapports entre Moscou et les démocraties occidentales ; c'est le fait qu'au moment où ils s'orientent vers un nouvel examen du problème allemand dans son ensemble l'organisation du futur Reich se poursuit comme si ce problème était résolu. Il semble y avoir là une opposition de principes : ou les Occidentaux sont résolus à mener cette organisation à bonne fin, et l'extension des entretiens de Moscou n'est plus à envisager, vu l'opposition de la Russie ; ou ces entretiens doivent se développer et, dans ce cas, les constituants allemands travaillent dans le vide.

Il se pourrait d'ailleurs que le secret de cette contradiction résidât dans le fait qu'en Allemagne, comme en Russie, on chercherait seulement à « occuper le tapis » jusqu'aux élections américaines. Si, en effet, les républicains devaient venir au pouvoir, M. Marshall serait sans doute remplacé par M. Foster Dulles, auquel on prête, en ce qui concerne le problème allemand, des vues assez différentes de celles de l'actuel secrétaire d'Etat.

Les « recommandations » élaborées à la Conférence de Londres par les Six, après avoir été étudiées par les ministres-présidents des onze « pays » allemands de l'Ouest, sont devenues l'avant-projet de constitution auquel soixante-cinq délégués de ces « pays » et de Berlin donnent, en ce moment, à Bonn, sa rédaction définitive. C'est la mise au point des rouages du nouvel Etat allemand : un gouvernement de dix ministres ; une Diète fédérale de quatre cents membres élus au suffrage universel ; un conseil fédéral représentant les « pays ». L'ensemble porte le nom de « Fédération des Etats allemands ».

Ce que les constituants veulent par-dessus tout éviter, c'est de porter la responsabilité historique d'une sécession de l'Allemagne.

Une incertitude gêne leurs travaux : le contrôle allié s'exercera-t-il sur le gouvernement fédéral par un organisme unique, après suppression des zones, ou bien, celles-ci étant maintenues, par chaque occupant dans sa propre zone ? La France étant seule à défendre la seconde solution, il est à prévoir que c'est la première qui prévaudra. Il est superflu d'ajouter qu'elle tendra à renforcer la poussée centraliste.

## LA PROPOSITION FRANÇAISE D'ASSEMBLÉE EUROPÉENNE

Voyant bien au delà de ces questions, le gouvernement français a, le 18 août, saisi les puissances signataires du Pacte de Bruxelles d'un mémorandum définissant les bases d'une organisation permanente de la paix. Il s'agirait de convoquer une assemblée européenne de soixante-quinze membres, élue par les parlements de ces puissances, et qui serait, en quelque sorte, l'ébauche d'une Diète paneuropéenne, chargée elle-même de préparer les Etats-Unis d'Europe.

On retrouve dans ce programme les idées émises, il y a un an, au Congrès interparlementaire de Gstaad et reprises au Congrès de l'Europe qui s'est tenu en mai dernier à La Haye.

Selon l'expression du président du Conseil belge, M. Spaak, le geste de la France a surtout pour but de « secouer les gouvernements ».

Il a été accueilli assez froidement par le Cabinet travailliste de Londres. Par contre, en Italie, le comte Sforza, ministre des Affaires étrangères, a donné à ce projet une approbation immédiate.

Sur le terrain non plus officiel mais officieux, le deuxième congrès interparlementaire, qui vient de se tenir à Interlaken, a mis sur pied un projet de Fédération européenne, limitée à ses débuts aux Etats participant au plan Marshall.

En tout cas, la France, qui a été, dans l'histoire, associée à toutes les grandes initiatives humanitaires ou rénovatrices, quand elle ne les a pas inspirées, a voulu prendre date et position dans un mouvement dont peuvent dépendre la paix et le salut de l'Europe.

## LA MORT DE L'EX-PRÉSIDENT BENÈS

Après une agonie de quatre jours, le second président de la République tchécoslovaque, Edouard Benès, s'est éteint dans la petite bourgade de Sezimovo-Usti, en Bohême, où se perpétue le souvenir d'un séjour de Jean Hus.

Le nom de Benès est inséparable de l'histoire de la première République tchécoslovaque, dont il fut le fondateur avec Thomas Masaryk, qui l'initia à la polotique et à la sociologie.

Il se révéla à vingt et un ans par une traduction de *l'Assommoir,* de Zola. Ses études, poursuivies à la Sorbonne et terminées à Dijon, lui ont donné non seulement un fonds de culture française, mais encore un attachement pour la France qui ne devait jamais se démentir.

Avec Masaryk il était, à Paris, l'animateur du mouvement d'émancipation tchèque qui devait triompher en 1918 grâce à la victoire de l'Entente. Pour lui, la notion de démocratie était inséparable du droit des peuples à la self-disposition : renaissant après une éclipse de trois siècles, la Tchécoslovaquie sera la consécration de ces deux principes.

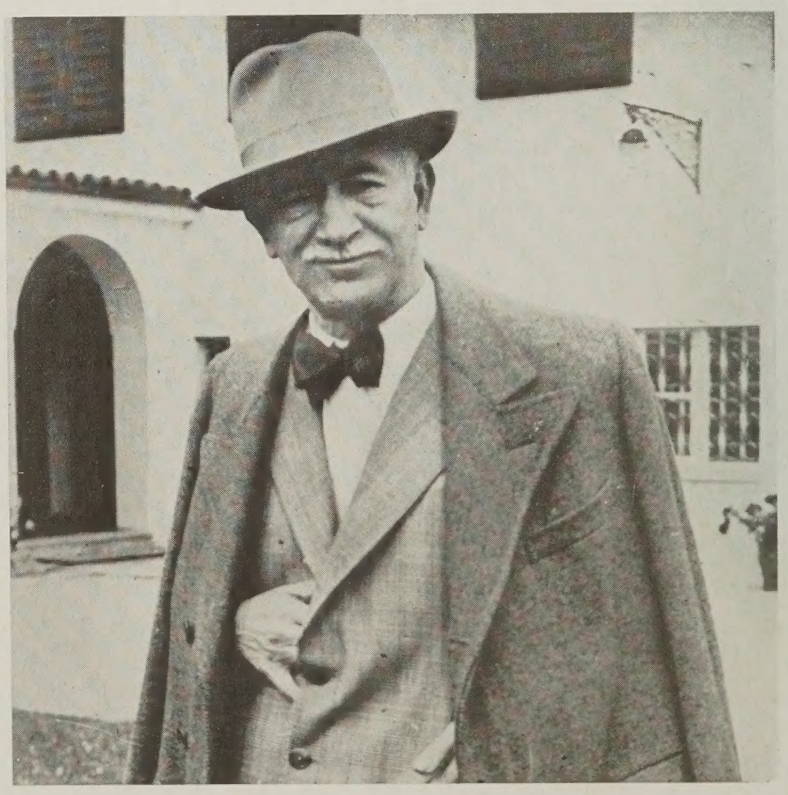
Son pays put, en effet, pendant vingt ans passer pour le modèle des démocraties de l'Europe orientale. S'il ne réussit pas à donner au problème des rapports entre Tchèques et Slovaques une solution décisive, sa politique n'en obtint pas moins, sur le terrain religieux et social, des résultats positifs et féconds. Nouveau venu dans la diplomatie européenne, Benès prit rapidement un ascendant tel qu'il put être considéré comme le fondateur de la Petite Entente, qui fut, jusqu'en 1936, une des pièces maîtresses de l'équilibre européen.

Le désastreux accord de Munich, qui ruinait son œuvre, l'obligea à abandonner la présidence de la République, où il avait succédé à Masaryk en 1935. Comme en 1915, il redevenait l'animateur de la résistance clandestine, qu'il organisa et dirigea à Londres pendant la guerre. Et comme en 1918 il redevenait, après la victoire et la libération, l'homme providentiel de la renaissance nationale.

Mais les temps avaient changé. Benès était partisan d'un régime qui tînt le milieu entre le socialisme et le libéralisme. Il restait un admirateur de la Russie, mais un défenseur intraitable de la souveraineté tchèque. Enfin, il demeurait fidèle à la vieille conception qui faisait de la Tchécoslovaquie un glacis entre deux civilisations — celle du monde occidental et le slavisme.

Il ne tarda pas à se rendre compte que ces positions étaient débordées, sinon périmées. Il vit ses partisans en butte à la suspicion, puis aux persécutions. Le suicide de Jan Masaryk l'affecta profondément. La marée communiste emportait à la fois les idées auxquelles il avait voué son existence et les hommes en compagnie desquels il les avait défendues. Pour la seconde fois il dut capituler devant une sorte d'ultimatum et renoncer, le 7 juin, à la plus haute magistrature de l'Etat.

Il n'eut ni un geste de révolte ni une protestation. Découragement ou souci stoïque de ne pas attiser les discordes civiles ? On ne le sait. Avec lui disparaît en tout cas un des hommes les plus représentatifs non seulement de la mentalité tchèque, mais de la période qui sépara les deux guerres et de ce qu'on a appelé « l'esprit de Genève ». L'histoire le placera dans le panthéon des bâtisseurs d'Etats.



L'EX-PRÉSIDENT BENÈS A SEZIMOVO-USTI, QUELQUES JOURS AVANT SA MORT.

# JUBILÉ ROYAL

## LA REINE WILHELMINE ABDIQUE APRÈS CINQUANTE ANS DE RÈGNE

TROIS GÉNÉRATIONS : FEU LA RÉGENTE EMMA, LA REINE WILHELMINE ET LA PRINCESSE JULIANA.

*Le 6 septembre, lorsque la princesse Juliana, revêtue du manteau royal et coiffée du diadème, a pénétré dans le « Nieuwe Kerke » d'Amsterdam, la reine Wilhelmine, sa mère, ayant renoncé l'avant-veille à ses pouvoirs, a pu revivre le souvenir des cérémonies fastueuses qui, le 6 septembre 1898, voici cinquante ans, illustrèrent son avènement au trône des Pays-Bas.*

*Un règne d'un demi-siècle, cinquante ans d'histoire lourds d'événements ! Bien des têtes couronnées ont disparu, tragiquement parfois, durant cette période, d'autres ont dû prendre le chemin de l'exil. Mais, dans cette tourmente qui a fait s'écrouler tant de trônes, Wilhelmine a su conserver au sien sa force et son prestige.*

*En digne descendante de ces princes d'Orange-Nassau, qui firent la Hollande libre et fortunée, elle aura fait honneur à la fière devise des souverains de ce peuple énergique et réaliste :* Je maintiendrai.

A L'HEURE où la reine vient de déposer son sceptre, comment n'évoquerait-on pas, sous les traits sereins mais un peu las de la vieille dame bientôt septuagénaire, l'image charmante et gracieuse qui s'offrait au monde, à la fin du siècle dernier, d'une blonde petite princesse de rêve et de légende à qui le sort faisait, de bonne heure, porter le lourd fardeau d'un empire ?

Née à La Haye, le 30 août 1880, du roi Guillaume III et de la reine Emma, princesse de Waldeck-Pyrmont, Wilhelmine-Hélène-Pauline-Marie, princesse d'Orange-Nassau, avait dix ans lorsque mourut le roi son père. Elle avait connu jusque-là la vie à la fois insouciante et studieuse des princesses royales, passant les belles heures de sa jeunesse avec ses livres et avec ses animaux favoris : son grand chien et son poney.

### UNE REINE DE DIX-HUIT ANS

Spirituelle et enjouée, mais avide de s'instruire, la future reine compléta son éducation sous la vigilante tutelle de sa mère, la régente Emma. Elle était déjà instruite des droits et des devoirs qui l'attendaient lorsque, le 31 août 1898, ses dix-huit ans révolus, l'heure allait sonner pour elle de monter sur le trône.

Son avènement devait donner lieu à des fêtes inoubliables qu'ouvrit, le 5 septembre, la proclamation de la jeune souveraine :

*« Me fiant en Dieu et le priant de me donner les forces nécessaires, je commence le règne. »*

Déjà férus jusqu'au délire de leur petite princesse, les calmes Hollandais furent en liesse durant une semaine. Partout des fêtes, des cortèges historiques célébraient l'événement de cette blonde « fille d'Orange » qui apparaissait comme le symbole du bonheur d'un peuple.

Le 6 septembre, la cérémonie de l'établissement, qui se déroula dans la Nouvelle Eglise d'Amsterdam, la « Nieuwe Kerke », ressuscita un moment, aux yeux des assistants, les fastes du temps jadis.

Tandis que les bannières des députations faisaient, le long du Dam, une double haie multicolore, la princesse Wilhelmine, sortant du palais royal, parcourait lentement à pied, au milieu de l'ovation délirante de tout un peuple, le court chemin qui la séparait de l'église.

Un diadème de diamants sur ses boucles blondes, le blanc manteau royal accroché à ses épaules, un sourire grave sur les lèvres, la jeune reine, précédée des hérauts d'armes, des pages, des chambellans et des grands officiers de la Cour, pénétrait dans la Nieuwe Kerke au chant des orgues, pour gagner le dais royal entre la double haie des membres des Etats généraux et des princes venus de l'Insulinde.

Debout à côté du coussin de velours rouge où reposaient la couronne, le sceptre, le globe de l'Empire et le livre de la Constitution, Wilhelmine-reine, d'une voix forte et tranquille, proclamait son ardent amour pour sa patrie et sa volonté de la maintenir puissante et prospère. Puis, étendant sa main droite, elle prononça la formule du serment royal, terminant par ces mots : « *Aussi Dieu tout-puissant me soit en garde.* » Les membres des Etats généraux ayant à leur tour prêté serment à leur souveraine, le roi d'armes, d'une voix retentissante et toutes portes ouvertes, annonçait au peuple la bonne nouvelle : « Le règne de Sa Majesté la reine Wilhelmine est inauguré solennellement, vive la reine ! »

« Vive la reine ! Vive notre reine ! » Ce cri, sorti de centaines de milliers de poitrines, se répercuta longuement à travers la ville des canaux.

Wilhelmine entrait ce 6 septembre 1898 dans la seconde phase de son existence. Et sa popularité allait bientôt s'étendre au delà des limites de son royaume.

En 1899, les courageux Boers, descendants de ces colons hollandais qui, dès 1836, s'étaient établis en Afrique du Sud, entraient en conflit avec l'Angleterre. Ce fut la guerre pénible, atroce du Transvaal ; en dépit d'une résistance qui s'illustra de tant de traits d'héroïsme, la lutte était par trop inégale, et après deux ans de résistance les Boers durent s'incliner.

Le président de leur République, le vieux

La princesse royale Wilhelmine d'Orange-Nassau aux différentes époques de sa jeunesse.

Kruger, errait en 1900 à travers le monde, cherchant en vain un appui, un arbitrage auprès des puissants de la terre. Il ne rencontrait partout qu'une sympathie strictement protocolaire. Une jeune reine pourtant devait lui ouvrir tout grands ses bras. Et les peuples s'émurent devant le spectacle du vieux Kruger courbé sous les ans, avec son collier de barbe blanche, s'appuyant sur les frêles épaules de la petite reine du royaume des tulipes, la figure pure et fraîche sous son bonnet frison, tournant vers le vieux lutteur boer ses yeux aussi limpides que le reflet du ciel sur les eaux nordiques.

Ce geste affectueux et compatissant avait suffi à conquérir à Wilhelmine tous les cœurs.

### UN RÈGNE PAISIBLE

A vingt ans, le 30 août 1900, la reine faisait connaissance, à Schwarzbourg, du duc Henri-Wladimir-Ernest de Mecklembourg Schwerin, à qui, trois mois plus tard, elle était officiellement fiancée.

Les Hollandais en voulurent un peu, tout d'abord, à ce beau lieutenant de vingt-cinq ans d'avoir ainsi enlevé d'assaut le cœur de leur « Wilhemnientje ». Mais, le 7 février 1901, le mariage fut une nouvelle occasion pour eux d'apporter à leur reine un hommage de fidélité cordiale où s'affirmait l'affection d'un peuple heureux du bonheur de sa souveraine.

Devant la « Groote Kerke » de La Haye, féeriquement décorée et où l'attendait un parterre de rois et de princes, la reine, de blanc vêtue, et le prince consort en amiral descendaient de leur somptueux carrosse d'or, traîné par huit chevaux bais, au milieu des acclamations.

La cérémonie terminée, les nouveaux époux s'en furent abriter leur bonheur sous les ombrages de la résidence royale de Loo, dans les lointaines forêts du Zuyderzée.

Ce loyalisme affectueux, la reine allait en avoir une preuve nouvelle l'année suivante lorsqu'une typhoïde mit un moment ses jours en danger. On eut alors l'image d'un pays tout entier en proie à la consternation et à l'angoisse et jamais peut-être un peuple ne s'intéressa autant à une santé royale.

Les éternels pessimistes eurent d'ailleurs tort, une fois de plus, qui se plaisaient à évoquer les sombres présages dont s'étaient accompagnés les débuts de Wilhelmine. En 1898, au lendemain même de son avènement, l'impératrice Elizabeth d'Autriche était tombée, en Suisse, sous le poignard de l'anarchiste Lucheni. En 1901, les préparatifs de son mariage coïncidaient avec les funérailles de la reine Victoria à Londres... Et cependant, jusqu'en 1939, la reine Wilhelmine allait connaître plus de quarante années d'un règne paisible et sans histoire. Se conformant à ses engagements solennels de 1898, elle s'était strictement tenue à ses obligations constitutionnelles, appelant loyalement au pouvoir les partis vainqueurs aux élections et montrant une rigoureuse ponctualité dans l'accomplissement des devoirs de sa charge. Sa probité intellectuelle autant que ses vertus familiales et la simplicité de sa vie lui valaient le respect de tous ses sujets et l'estime du monde entier.

Sous son règne prudent et avisé, la Hollande s'enrichissait et gagnait en influence. N'enviant personne et n'éveillant les convoitises de personne, elle apparaissait comme un havre au milieu d'une Europe où se faisaient entendre d'inquiétants cliquetis d'armes. Aussi avait-on choisi ce pays tranquille pour y dresser le temple de la paix.

Déjà en 1899 la jeune reine avait vu l'inauguration de la Conférence du désarmement, qui devait amener d'amères désillusions. En 1913, le 6 septembre, date décidément fatidique pour Wilhelmine, elle présidait à l'installation du Palais de la paix, édifié à La Haye grâce à la munificence d'Andrew Carnegie. Mais l'horloge de ce palais ne sonna pas, hélas ! l'heure de la paix éternelle.

### L'ILLUSION DE LA NEUTRALITÉ

Dès l'année suivante, l'Europe était à feu et à sang.

Restée neutre dans le conflit mondial, la Hollande traversa la tourmente sans encombre. La reine se montra même généreuse pour les maîtres de l'Allemagne vaincue, en accordant droit d'asile à Guillaume II, qui devait finir paisiblement ses jours dans sa résidence de Doorn.

Les années passaient... En dépit des sombres nuages que les progrès de l'hitlérisme amoncelaient de nouveau sur l'Europe, la Hollande et sa reine restaient obstinément attachées à une conception de la neutralité qui leur faisait écarter délibérément toute éventualité d'alliance et de protection militaire sérieuse.

Même après novembre 1939, la reine Wilhelmine, comme le roi Léopold, son voisin, ne pouvait concevoir la possibilité de voir son pays entraîné dans le conflit. Ce fanatisme de la neutralité n'empêcha pas le malheur de s'abattre sur la petite Hollande.

Le 10 mai 1940, sans le moindre avertissement, les troupes du Reich envahissaient la Hollande, foulant aux pieds une neutralité qu'en septembre 1939 Hitler s'était engagé solennellement à respecter. En dépit du traditionnel moyen de protection que constituaient les inondations, les forces aéroportées et motorisées du Führer eurent tôt fait de venir à bout de l'héroïque résistance de la petite armée hollandaise.

Le 13 mai 1940, la reine Wilhelmine, la princesse Juliana et sa famille quittaient la Hollande à bord d'un navire de guerre britannique, acceptant l'hospitalité que leur offraient le roi et la reine d'Angleterre. Dès son arrivée à Londres, la reine adressait à son peuple une proclamation

En 1890, a la mort du roi son père.

solennelle : son gouvernement, disait-elle, n'était nullement résolu à capituler et les Pays-Bas, les Indes Néerlandaises et les colonies d'Amérique continueraient à constituer un Etat souverain.

### LA FIN D'UN RÈGNE

Après quatre années d'un exil lourd d'angoisse, au cours desquelles son courage et sa foi en la victoire ne faiblirent jamais, la reine devait retrouver vidé de sa substance vitale par l'occupant, ses villes mutilées et ses populations affamées, le pays qu'elle avait connu heureux et florissant. Mais ce peuple patient et obstiné qui jadis avait triomphé de la mer en lui arrachant pied par pied le sol fertile des polders se remettait à l'ouvrage, relevant ses ruines, assainissant ses finances, reconstituant sa flotte marchande.

Une dernière épreuve, pourtant, attendait la reine : l'Indonésie, ce joyau dont la Hollande se montrait si fière, était touchée à son tour par la grande tourmente révolutionnaire et nationaliste qui déferlait sur l'Asie.

La Hollande, pourtant, avait été à la pointe du progrès en matière de colonisation. En 1931, à l'Exposition coloniale, comme à l'Exposition universelle de 1937, les Français avaient pu admirer les réalisations et les améliorations apportées par la Hollande dans le domaine de l'indigénat, et la reine Wilhelmine avait reçu à Vincennes un touchant témoignage d'admiration du maréchal Lyautey pour l'effort social réalisé en Insulinde sous sa généreuse impulsion.

La reine, dans une déclaration radiodiffusée de Londres en décembre 1942, manifestait son intention de réunir, la guerre terminée, une conférence d'empire chargée d'examiner les moyens de réaliser en Indonésie un « self-government » inspiré des dominions britanniques. Mais, chassés par les Japonais, les Hollandais devaient retrouver l'Insulinde en pleine ébullition. La constitution démocratique bientôt accordée à la République indonésienne était sapée par les exactions des extrémistes. Dure épreuve qui a fait se « raidir » les Hollandais devant les résultats décevants de cette politique de confiance.

Lasse d'un règne d'un demi-siècle, fatiguée, en dépit d'une force de caractère parfois virile, par cinquante années d'un exercice scrupuleux de ses pouvoirs constitutionnels, la reine Wilhelmine a estimé le moment venu de passer le flambeau. Dès le 30 octobre 1947 elle faisait connaître sa décision de prendre sous peu une retraite temporaire et de confier la régence du royaume à sa fille Juliana, donnant ainsi à la future souveraine, comme la régente Emma l'avait fait jadis pour elle, la possibilité de s'accoutumer aux devoirs de sa future charge.

Le 14 mai dernier la princesse Juliana, ayant prêté serment devant le Parlement, devenait régente jusqu'au 30 août. Ce jour-là, la reine Wilhelmine a repris ses pouvoirs pour quelques jours afin de permettre la célébration du cinquantenaire de son avènement au trône.

En déposant son sceptre la reine emporte dans sa retraite l'affection touchante de ce peuple hollandais attaché indéfectiblement à cette Maison d'Orange dont elle a maintenu, sans faiblir, durant un demi-siècle, les belles traditions d'indépendance et de liberté de conscience.

Elle emportera également le respect ému des Français. Ceux d'entre eux qui ont vécu les heures paisibles du début du siècle garderont au cœur le souvenir de la petite princesse de conte de fées dont jadis la juvénilité, le charme enjoué et le tact souriant avaient conquis Paris.

Ils n'oublieront pas les paroles qu'en 1912 la jeune reine Wilhelmine, durant un de ses séjours dans la capitale, prononçait devant le tombeau de l'amiral de Coligny, érigé rue de Rivoli sur l'emplacement même de l'hôtel où le chef protestant fut tué à la Saint-Barthélemy : « Je suis fière, disait-elle, du sang français qui coule dans mes veines et que le nom de ma race se rattache à la France. »

Louise de Coligny, la fille de l'amiral, avait en effet été la seconde épouse de Guillaume le Taciturne, le grand ancêtre de Wilhelmine. Et la Maison d'Orange, rappelons-le, tient son nom de la principauté d'Orange, dans le Vaucluse, qui, appartenant à la famille bourguignonne des comtes de Châlon, échut en 1521, par héritage, à la famille de Nassau à la suite du mariage de Henri de Nassau avec Claude de Châlon, sœur et héritière du dernier prince français d'Orange.

1931. S. M. Wilhelmine, la princesse Juliana et le maréchal Lyautey a l'Exposition coloniale.

1898. La reine Wilhelmine a son avènement.

1944. Aux dernières heures de l'exil.

1939. La reine suit les grandes manœuvres.

1945. Les Hollandais retrouvent leur reine.

La famille royale se rend au stade olympique d'Amsterdam, ou se sont déroulées les fêtes.

Après l'investiture, la reine Juliana parcourt en calèche les rues d'Amsterdam.

La reine Wilhelmine, après les fêtes du jubilé, visite le quartier de Kallenburg.

# UNE ABDICATION, UN AVÈNEMENT

La reine Juliana traverse Amsterdam en carrosse, après la prestation de serment.

Tandis que la reine Wilhelmine passe devant le palais royal, sa petite-fille, la princesse Marijke, manifeste bruyamment sa joie.

Les chasseurs d'images enregistrent les fêtes.

# SA MAJESTÉ JULIANA

## REINE DES PAYS-BAS

La princesse Juliana enfant avec sa mère.

Le 30 avril 1909 une salve de cinquante coups de canon annonçait à la population hollandaise la naissance d'une héritière au trône des Pays-Bas. Dans tout le pays l'événement fut accueilli avec allégresse. La naissance de la petite princesse d'Orange-Nassau dissipait en effet les inquiétudes que suscitait alors le problème successoral.

Le lendemain la jeune princesse était déclarée à la maison communale de La Haye sous les prénoms de Juliana-Louise-Emma-Marie-Wilhelmine, le premier étant celui-là même qu'avait porté jadis la comtesse de Stolberg, mère de Guillaume le Taciturne, fondateur de la patrie hollandaise.

L'enfant royale, la petite « Juliaantje », grandit choyée par ses parents et entourée de l'affection de tout un peuple. Douée d'une intelligence vive, elle vécut son adolescence avec les compagnes de son âge à l'Université de Leyde, où elle devait obtenir son diplôme de docteur ès lettres et ès philosophie. A dix-huit ans, devenue majeure selon la loi, elle se préparait à sa mission future de souveraine en prenant part aux délibérations du Conseil d'Etat.

La question de son mariage allait bientôt se poser et bien des bruits circulaient sur les alliances princières possibles. Mais comme sa mère, la reine Wilhelmine, la princesse Juliana entendait n'épouser que le mari de son choix. En 1936, aux sports d'hiver de Garmisch Partenkirchen, elle faisait la connaissance du prince Bernhard de Lippe-Biesterfeld. Une idylle se noua. Bientôt les fiançailles furent annoncées et, en janvier 1937, le mariage était célébré.

L'année suivante, le 31 janvier 1938, naissait une première fille, Béatrice. Une seconde princesse, Irène, vint au monde le 5 août 1939. Puis ce fut la guerre, l'invasion, l'exil... Quittant la Hollande avec la reine Wilhelmine, Juliana n'était plus qu'une mère de famille exilée, comme tant d'autres. En 1943, la princesse mettait au monde au Canada une troisième fille, Margaret, et une quatrième voyait le jour en 1947.

L'heure approchait où la princesse Juliana allait devoir assumer à son tour les charges du pouvoir. Le 14 octobre 1947, la reine Wilhelmine étant dans l'obligation de prendre un repos de plusieurs semaines, Juliana, régente, prêtait une première fois serment devant le Parlement hollandais. La même cérémonie devait se dérouler le 14 mai dernier, la reine ayant résolu d'abdiquer. De régente, la princesse devient aujourd'hui reine du Royaume des Pays-Bas. La nouvelle souveraine est d'ailleurs préparée depuis longtemps aux tâches difficiles qui l'attendent. Ses rares qualités d'esprit, la simplicité de ses mœurs comme sa légendaire fidélité à ses amis lui permettront de maintenir dignement à la cour de La Haye les traditions de l'admirable lignée des femmes de la Maison d'Orange.

En janvier 1937, dans la « grande eglise » de La Haye, le pasteur Welter bénissait le mariage de la princesse Juliana et du prince Bernhard.

La famille princière a Londres, en 1942.

Le couple princier et leurs trois ainées.

# INDONÉSIE

par notre envoyé spécial M. GODFERNAU

*L'Indonésie constitue, à l'heure actuelle, un des « points névralgiques» dont souffre notre planète.*

*La tension qui y règne, les événements qui s'y déroulent sont sans doute peu perceptibles à un monde occidental déjà suffisamment soucieux de ses difficultés propres. Et cependant le problème malais n'est pas un phénomène d'ordre local. Il s'inscrit dans le cadre de la grande tourmente qui secoue le continent asiatique et dont le développement risque d'avoir des répercussions redoutables sur la vie mondiale.*

*L'archipel malais, ne l'oublions pas, est proche de notre Indochine, comme de la Birmanie, des Indes et du Siam. Il est travaillé, érodé par les mêmes courants idéologiques et xénophobes. On y retrouve aux prises les grands antagonismes de la politique internationale.*

*Vouloir séparer la question indonésienne des autres problèmes qui agitent le monde serait donc une grave erreur. Or les informations fragmentaires parvenues en Europe ne donnent qu'une idée bien imparfaite de ce grave conflit qui, depuis des années, oppose les Hollandais à une minorité indonésienne. Cette étude, faite sur place durant cinq mois, au cours desquels notre envoyé spécial a observé, écouté, photographié et interrogé les principaux acteurs du drame indonésien, a pour objet de présenter à nos lecteurs les faits sous leur véritable jour et non tels qu'ils apparaissent à l'autre bout du monde.*

LE DOCTEUR VAN MOOK, LIEUTENANT-GOUVERNEUR GÉNÉRAL DES INDES NÉERLANDAISES.

LE DOCTEUR SUKARNO, QUI PROCLAMA L'INDÉPENDANCE DE L'INDONÉSIE EN 1945 AVANT DE DEVENIR PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE INDONÉSIENNE.

FORMÉ DE 2.000 ILES ENVIRON, HÉRISSÉ DE PLUS DE 400 VOLCANS, L'ARCHIPEL MALAIS POURRAIT RECOUVRIR L'EUROPE DE SON RÉSEAU INSULAIRE.

Avant toute chose, il apparaît indispensable de « situer » le monde malais. Formé de 2.000 îles environ, hérissé de plus de 400 volcans, ayant une population de 72 millions d'habitants, l'archipel malais pourrait recouvrir l'Europe entière de son réseau insulaire. La partie proprement hollandaise, qui couvre environ 1.900.000 kilomètres carrés, renferme des peuples souvent très différents non seulement par les types raciaux, mais aussi par les différences de langage. On y rencontre des Soudanais, Javanais, Madourais, Amboinais, Balinais, Dyaks, Bataks, etc., dont les mœurs, les coutumes particulières, les croyances religieuses sont spéciales aux régions qu'ils habitent, à leurs traditions, à leur évolution propre.

Tel indigène que l'on appelle communément « malais » se trouve ainsi à l'opposé d'un autre indigène dans sa manière de penser comme dans son comportement individuel et social. L'Amboinais est guerrier ; le Balinais, d'une déconcertante douceur ; irritable, le Madourais considère le Javanais comme un simple cultivateur, avec tout ce que cela comporte à ses yeux de péjoratif, etc.

En majorité musulmane, la population des Indes Néerlandaises conserve encore, à Bâli, par exemple, une importante fraction d'hindouistes. Les Chinois, nombreux et envahissants là-bas comme ailleurs, représentent l'élément bouddhiste. A côté de cela, faites un savant mélange d'annamisme, de paganisme, de convertis chrétiens et vous aurez l'indice religieux de l'archipel.

Quant au langage, on appelle communément « malais » l'un ou l'autre des quelque deux cent cinquante dialectes provenant de vingt-cinq langues différentes. Un habitant de Sumatra ne comprend pas le balinais et même à Java semblable incompréhension s'élève entre l'habitant de l'ouest et celui de l'est.

Ces précisions ne sont pas inutiles, car elles mettent en relief l'hétérogénéité ethnique des peuples qui vivent en Indonésie. Si l'on ajoute à cela des coutumes souvent opposées, il paraît imprudent de considérer comme « cohérent » un monde qui tire par ailleurs justement de sa grande diversité un charme extraordinaire.

## L'ÉVOLUTION POLITIQUE ET MILITAIRE

Le problème des Indes Néerlandaises n'est pas nouveau. En fait, il se posait déjà avant 1914, lorsque apparut en Indonésie le fameux « conseil du peuple », composé de Hollandais et d'indigènes, et que le gouvernement des Pays-Bas ne vit pas d'un très bon œil. A mesure que les années passaient, les événements mettaient en évidence l'influence d'une évolution étrangère qui se manifesta par des mouvements grévistes savamment entretenus.

Durant la seconde guerre mondiale l'archipel fut occupé par les Japonais. Leur influence sur les peuples de la Malaisie s'exerça avec aisance et ils en profitèrent pour essayer de détruire là-bas l'ascendant qu'exerçaient les Blancs. Tout ce qui était européen devait disparaître... Mais les Japonais eux-mêmes ne pouvaient effacer d'un coup de sabre plus de trois siècles de présence hollandaise. Ils s'attaquèrent surtout au tonus moral des indigènes et, bien que la religion musulmane fût considérée par eux comme inférieure, ils en exploitèrent les tendances combatives et antichrétiennes.

Quelques intellectuels indonésiens (formés et éduqués dans les écoles et universités néerlandaises) profitèrent de cette tendance xénophile pour constituer, sous la protection non désintéressée des Nippons, le premier gouvernement indonésien sous la présidence du docteur Sukarno, une des plus importantes figures du mouvement nationaliste.

Tous les Hollandais étaient depuis longtemps dans les camps de concentration nippons. Une étroite collaboration s'établit alors entre les dirigeants indonésiens et les pouvoirs japonais. Bientôt les « républicains » agitèrent frénétiquement les drapeaux du pouvoir autoritaire du Soleil Levant.

Le docteur Sukarno proclama, peu après Hiroshima, l'indépendance de l'Indonésie (le 17 août 1945) et devint président de la République.

En 1946, le gouvernement des Pays-Bas reconnut, sous réserves, cette République d'Indonésie. Première concession qui devait en entraîner d'autres ; « conférences » et hostilités se succèdent depuis cette époque : conférence Malino en 1946, accords de Linggadjati en novembre 1946, hostilités de 1947, création des Etats de l'Est indonésien, etc. Tant de pourparlers et de palabres ne donnèrent d'ailleurs satisfaction ni aux Néerlandais ni aux républicains, ceux-ci étant décidés à pousser les premiers « jusqu'à la mer ». Les hostilités reprirent avec violence malgré les trêves militaires signées lors des accords de Linggadjati qui devaient « marquer », selon les paroles mêmes du lieutenant-général Van Mook, « le début d'une collaboration sincère ». Ces accords délimitaient, avec pleine approbation des représentants républicains, les Etats-Unis d'Indonésie. Des actes contraires à la trêve ayant été commis, d'abord par les républicains et ensuite par les troupes hollandaises mises dans l'obligation de se défendre, des « mesures de police » furent décidées et entreprises en juillet 1947, le gouvernement du docteur Van Mook entendant s'en tenir strictement aux accords de Linggadjati, acceptés et rejetés ensuite par la République.

La question fut portée devant le Conseil de sécurité de l'O. N. U., qui avait été mis en alerte, le 30 juillet 1947, par l'Inde et l'Australie.

Le 1er août 1947, l'O. N. U. demandait la cessation immédiate des hostilités. Les deux partis en présence acceptèrent cette mise en demeure, mais ils restèrent sur leurs positions respectives, et des accrochages sérieux persistèrent.

La création d'un comité d'arbitrage n'ayant pu être agréée par les Hollandais, un « Comité des Bons Offices » fut alors institué (The Security Concil of Offices).

Ce comité, le G. O. C., composé de trois membres, le docteur Graham (Américain), le juge Kirby (Australien) et le président Van Zeeland (Belge), n'était pas un organe d'arbitrage ni même de conciliation, il ne disposait donc d'aucun pouvoir de décision ni d'un quelconque moyen de pression. Son rôle essentiel était de créer par des contacts personnels un climat favorable à un accord.

Le soleil se couche sur Java, la perle de l'archipel de la Sonde, la plus riche et aussi la plus peuplée des terres de l'Insulinde.

Or, ses membres reconnurent bien vite qu'il était impossible de négocier dans une atmosphère de coups de fusil et qu'il était sage d'en revenir au projet de trêve élaboré par le colonel Morizon et les officiers français attachés à l'ex-organisation consulaire. Ce projet allait aboutir à l'accord du 17 janvier 1948 dit de « Renville », du nom du transport de troupes américain ancré en rade de Batavia, sur lequel s'ouvraient les négociations.

Après quoi les trois chefs du Comité se dispersèrent, laissant la place à trois suppléants.

La tâche du G. O. C. était d'abord de mettre la trêve en application : arrêt des hostilités, sous quelque forme que ce soit, établissement d'une ligne de démarcation et d'une zone démilitarisée de part et d'autre de cette ligne, évacuation des forces républicaines encore stationnées derrière la ligne hollandaise. Si l'exécution de ces quatre premiers points ne devait pas soulever de difficultés notables, il n'en a pas été de même pour le cinquième, qui portait sur le rétablissement des voies de communications et la reprise des échanges commerciaux entre les zones hollandaise et républicaine.

De même la mise en pratique des dix-huit principes établis à bord du *Renville*, pour en faire quelque chose de concret vis-à-vis du peuple indonésien, s'est heurtée à des obstacles quasi insurmontables.

Conscient de ces difficultés, le Comité des Bons Offices entreprit de dresser un solide échafaudage de comités, commissions et sous-commissions. Ayant laborieusement travaillé, ceux-ci sont parvenus à réaliser l'accord sur de nombreux points de détail ; malheureusement le différend persiste à la tête.

Il porte notamment sur la question de la souveraineté que les Hollandais entendent conserver jusqu'au moment où elle sera transférée à la Fédération indonésienne en gestation ; sur le plébiscite que les Hollandais veulent étendre partout alors que les républicains entendent le limiter à la seule zone hollandaise ; enfin, sur les forces armées de la République que les Hollandais

JEUNE JAVANAISE COLORIANT L'ÉTOFFE D'UN SARONG, COSTUME NATIONAL.

LE MARCHAND DE SORBETS GLACÉS EST POPULAIRE A BATAVIA.

TAXIS « HUMAINS » ET AUTOS DANS LE QUARTIER CHINOIS DE BATAVIA.

entendent dissoudre pour constituer une armée fédérative indonésienne. Cela sans préjudice de la question monétaire et de la représentation diplomatique à l'étranger.

Bref, le G. O. C. en est arrivé à un point où il lui faut bien reconnaître son impuissance, et la solution du problème paraît devoir irrémédiablement lui échapper.

Mais essayons de voir comment cette situation est envisagée par les deux partis.

Du côté hollandais on envisage : soit d'accorder des concessions nouvelles, ce qui ne ferait que retarder l'échéance ; soit de rompre les négociations actuellement en cours, soit une rupture brutale avec action de police. Or, malgré les exactions commises par les groupes terroristes, les Hollandais ne peuvent se résoudre à appliquer cette solution extrême sans y être vraiment acculés.

Mais, étant donné l'atmosphère de plus en plus tendue, tout indique la fin prochaine de cette situation d'attente. Les troupes républicaines sont en effervescence, et leurs chefs m'ont fièrement montré leurs positions de défense. D côté hollandais, on reste calme, mais les nerfs se crispent un peu plus fortement chaque jour. On sait, on sent qu'à plus ou moins brève échéance une impasse est inévitable.

## CE QU'EST LE PROBLÈME INDONÉSIEN

Une étrange surprise attend l'Européen qui débarque en Indonésie. Non seulement il n'y trouve pas l'atmosphère bien connue des enquêteurs en pays troublés, atmosphère indéfinissable et toujours angoissante, mais il se trouve baigné dans une ambiance amicale et souriante.

Interrogez ces Hollandais qui, depuis plus de trois siècles, sont installés ici. Ils vous parleront des indigènes avec une sympathie étonnante dans une période aussi incertaine. Promenez-vous, comme je l'ai fait durant des mois, dans les quartiers les plus retirés des grandes villes et dans les campagnes où nul Européen ne se rencontre plus, et vous serez surpris des marques d'amitié qui vous seront prodiguées. Partout, les populations se montrent aimables sans servilité, accueillantes et hospitalières. Ici, personne ne crache après le passage d'un « blanc », nul regard de haine ne croise le vôtre. Cependant, la situation est très tendue, selon la formule consacrée, et les Hollandais et indigènes savent qu'à tout moment le moindre incident est susceptible de rouvrir les hostilités.

Pourquoi ce calme et cette joie sereine, puisque le peuple indonésien veut, dit-on, être libéré de « l'oppresseur » ? Ces indices d'amitié cachent-ils des sentiments moins amènes, veut-on sourire pour mieux mordre ? Ces peuples si divers se sont-ils donné le mot pour se jouer plus facilement des sujets de la reine Wilhelmine ?... A-t-on affaire à un peuple « oppressé pendant des siècles de servitude » ?... Certes, j'ai fait, en terre républicaine, quelques rencontres peu amènes avec les « hommes aux longs cheveux », ceux de Sutomo, l'apôtre du terrorisme. Mais il s'agit là de quelques centaines d'individus rejetés par l'ensemble de la population, car ils se livrent à tous les pillages, à toutes les exactions. Ce genre de « combattants » est trop connu, il est part trop répandu sur l'ensemble du globe à notre époque, pour qu'il soit besoin de le dessiner davantage.

## QUE REPRÉSENTE LE GOUVERNEMENT INDONÉSIEN ?

Une première question vient à l'esprit, quand on parle de la République : l'actuel gouvernement représente-t-il l'élan de tout un peuple ?... Non, il est l'expression d'un courant nationaliste méfiant et xénophobe, absolument à l'encontre des sentiments manifestés par le peuple.

Par leur attitude intransigeante, les chefs républicains, dont la position pouvait peut-être s'expliquer pendant l'évolution des conceptions politiques concernant les territoires d'outre-mer de la Hollande à peine délivrée, ne font que bloquer l'évolution politique normale de l'Indonésie, puisque les Pays-Bas ont solennellement promis la constitution d'un gouvernement accepté déjà et défini par les accords de Linggadjati. Le gouvernement républicain est instable, ineffectif et parfaitement dénué de toute autorité, terrorisé qu'il est par les groupes de combat des « jeunesses politiques », tous entraînés à la mode japonaise et souvent instruits par des Japonais. Ces jeunes ont pris goût à leur nouveau genre de vie, et ils en tirent trop de satisfaction pour vouloir retourner à la vie civile. Un mouvement nationaliste sincère a pu déclencher leur premier élan. Mais le fanatisme est venu et, peu à peu, en a fait des mercenaires et parfois de vulgaires brigands.

Le gouvernement républicain est dans l'impossibilité absolue de désarmer ces bandes redoutables, et des officiers de l'armée régulière m'ont confié leurs appréhensions à ce sujet. Ajoutons que tous les éléments de l'opposition sont désormais placés sous le contrôle des chefs communistes que le gouvernement indonésien vient de dénoncer, une fois de plus, comme responsables de la situation chaotique de la République.

Dépourvu de liberté de manœuvre dans sa politique intérieure, le président Sukarno n'est pas davantage libre de ses mouvements et de ses décisions en politique extérieure.

Le lieutenant-gouverneur général, le docteur Van Mook, m'a dit : « La Hollande est convaincue que le nationalisme indonésien et le développement politique et social dans le monde exigent, dans le plus bref délai, la formation d'une nation et d'un Etat indonésiens. Cependant, il est certain que cet Etat aura besoin d'une assistance organisée pendant des années afin de pouvoir se maintenir dans le monde moderne et se hausser à son rythme évolutif. Cette assistance est incorporée dans la conception de l'Union hollando-indonésienne, qui sera fondée, en outre, sur des liens historiques et des intérêts mutuels indéniables. »

L'évolution d'un peuple est un fait naturel, normal. Revendiquer son indépendance représente sinon le signe certain d'une maturité nécessaire à toute émancipation, du moins une aspiration très respectable. Les Hollandais le comprennent fort bien et les divers accords signés précédemment le prouvent sans aucune ambiguïté. Mais, pour si compréhensifs qu'ils soient, les Hollan-

dais ne veulent ni ne peuvent oublier que si l'Indonésie est ce qu'elle est, c'est-à-dire un des pays les plus riches du monde, c'est grâce à eux, à leurs efforts et à leurs sacrifices. Les productions naturelles des terres malaises étaient avant l'arrivée des pionniers néerlandais d'une pauvreté incroyable. La majorité des produits actuellement en surproduction étaient, il y a encore quelque cent ou cent cinquante ans, totalement inconnus dans l'archipel, tels que le blé, le caoutchouc, le coton, le café, le maïs, le quinquina, le cacao, le tabac, le palmier à huile — si important pour la vie indigène et dont l'ancêtre vénérable est encore au jardin de Buitenzorg — pour ne citer que les plus importants.

Bien que le peuple indonésien ait montré de remarquables qualités administratives, il est encore dans l'impossibilité de vivre comme un peuple occidental, par exemple, car il manque de connaissances et d'expérience économique et technique ; il ne peut donc pas se passer des conseils et de l'assistance d'autrui. Si cette assistance n'est pas accordée par un peuple non seulement au courant de sa manière de vivre, mais susceptible de lui accorder un intérêt moral, scientifique et économique, l'Indonésie court le risque fatal d'être exploitée par des nations sans vergogne.

La période actuelle, faite de compromis, de difficultés sans cesse renouvelées, prouve que sans assistance la remise en valeur des ressources du pays, profondément atteintes par la guerre et l'internement des Hollandais dans les camps japonais, est impossible. Ces richesses indonésiennes tomberont en grande partie dans les mains d'aventuriers et de spoliateurs étrangers, si toutefois la production ne devient pas elle-même impossible du fait de l'insécurité du travail, de la corruption qui s'élève toujours sur les pas d'un gouvernement naissant, des charges excessives que requiert dans tous les domaines une production déficiente, ou d'expériences sociales improvisées.

### L'INDONÉSIE A BESOIN DE PRODUIRE...

En effet, les destructions du fait de la guerre et celles qui furent commises pendant les troubles qui ont suivi sont considérables. Il est encore impossible d'en donner des précisions statistiques. Par contre, les plantations de caoutchouc et de palmiers à huile ont bénéficié par force d'une longue période de repos.

La question financière elle aussi pose de graves problèmes, non insolubles, certes, mais qu'un degré insuffisant d'ordre et de sécurité gêne considérablement. J'ai souvent rencontré un planteur de cannes à sucre établi dans le sud de Java, et son pessimisme est justifié. « Comment voulez-vous, me dit-il, que nos entreprises marchent bien quand chaque jour des terroristes viennent sur mes plantations égorger les indigènes ?... Ceux qui travaillent encore ont un bien grand mérite, car ils vivent dans une terreur perpétuelle. »

Or, l'Indonésie a besoin de produire, l'économie mondiale l'exige.

Si la remise en état des industries a été possible grâce à des moyens modestes, il n'en reste pas moins que l'investissement d'énormes capitaux est nécessaire maintenant.

Sans un relèvement rapide et continu de la production, elle redeviendra un pays pauvre et arriéré. Le relèvement peut avoir lieu en quelques années, si toutefois les finances sont saines et dans des mains capables, sous la garantie de l'Union hollando-indonésienne. L'Indonésie peut se nourrir elle-même, mais elle a besoin de produits manufacturés, comme les textiles, certaines restrictions devant être acceptées pendant la période de reconstruction, elle aura donc besoin d'énormes crédits, mais le produit de ses exportations fournira le moyen d'en supporter les frais.

En zone républicaine, la production indigène est trop souvent à la merci des réquisitions, du chaos monétaire ou du manque de moyens de transport. La production moderne a cessé presque partout et n'excède pas 5 à 10 % de la capacité normale des plantations et des usines. Les ouvriers et un nombre imposant d'individus vivent, en réalité, de la vente des stocks accumulés par les Hollandais pendant les années prospères.

### ...ET DE RETROUVER LA SÉCURITÉ MONÉTAIRE

La monnaie de la République n'a presque aucune valeur ; la circulation augmente par centaines de millions chaque mois et chaque autorité locale émet sa propre monnaie. J'ai vu dans la capitale républicaine des billets de banque tirés au stencil !

Le montant total de la monnaie en circulation dans la zone républicaine est impossible à chiffrer. Sa valeur est caractérisée par le fait qu'un même objet peut valoir entre 100 et 1 million de roupiahs selon le lieu de l'achat !

Pour retrouver une sécurité monétaire il faut avant tout éliminer les roupiahs. Les membres du gouvernement républicain en sont les premiers convaincus.

Le florin peut devenir l'unité monétaire des Etats-Unis d'Indonésie, même s'il change de nom. Jusqu'ici, et malgré les vicissitudes de tout genre qui s'abattirent sur l'archipel, il fut possible de combattre l'inflation par une économie rigide et en s'aidant d'une compensation des salaires par un système continuel d'abattement des prix. De solides résultats furent ainsi obtenus. La dette publique se montant à peu près à 3 milliards de florins n'est pas excessive si l'on tient compte de la dévaluation du florin depuis 1939. La situation monétaire de la Hollande s'est beaucoup améliorée depuis quelques mois, et la prochaine mise en application du plan Marshall la mettra en mesure d'opérer le redressement de ses finances. Si la période d'incertitude créée par le conflit avec la République ne se prolonge pas trop, les difficultés du budget et de la situation monétaire peuvent, en effet, être surmontées sans trop d'ennuis.

Les Pays-Bas sont décidés à aider de toutes leurs forces au redressement de l'économie indonésienne. C'est l'intérêt des Hollandais et cela répond à l'expression réelle des sentiments qu'ils éprouvent à l'égard de ce pays de l'Insulinde qui est leur œuvre et dont ils se montrent fiers à juste titre.

Photographies de M. Grodfernau.

AU CŒUR DE JAVA LA VIE INDIGÈNE CONTINUE, DOUCE ET TRANQUILLE.

UN CHARIOT MALAIS DANS UNE RUE DE LA CAPITALE RÉPUBLICAINE.

L'ARTÈRE PRINCIPALE DE DJOKJAKARTA, LA CAPITALE DE LA RÉPUBLIQUE.

# IV[E] ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION DE LA VILLE DE FALAISE

A L'OCCASION DU QUATRIÈME ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION DE FALAISE, EN PARTIE DÉTRUITE LORS DES BOMBARDEMENTS AYANT PRÉCÉDÉ LES COMBATS D'AOUT 1944, LE GÉNÉRAL REVERS, CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DE TERRE, A REMIS A LA VILLE LA LÉGION D'HONNEUR.

M. GALLAND, MAIRE DU 9[e] ARRONDISSEMENT DE PARIS, LEQUEL A ADOPTÉ LA VILLE MARTYRE, ALLUME LE FLAMBEAU DU SOUVENIR, QUI A ÉTÉ TRANSPORTÉ PAR COUREURS AUX CIMETIÈRES CANADIENS ET POLONAIS OU REPOSENT LES HÉROS MORTS POUR LA LIBÉRATION DE FALAISE.

La première pierre de la reconstruction.

Le préfet du Calvados parle au micro.

Le général Revers au monument aux Morts.

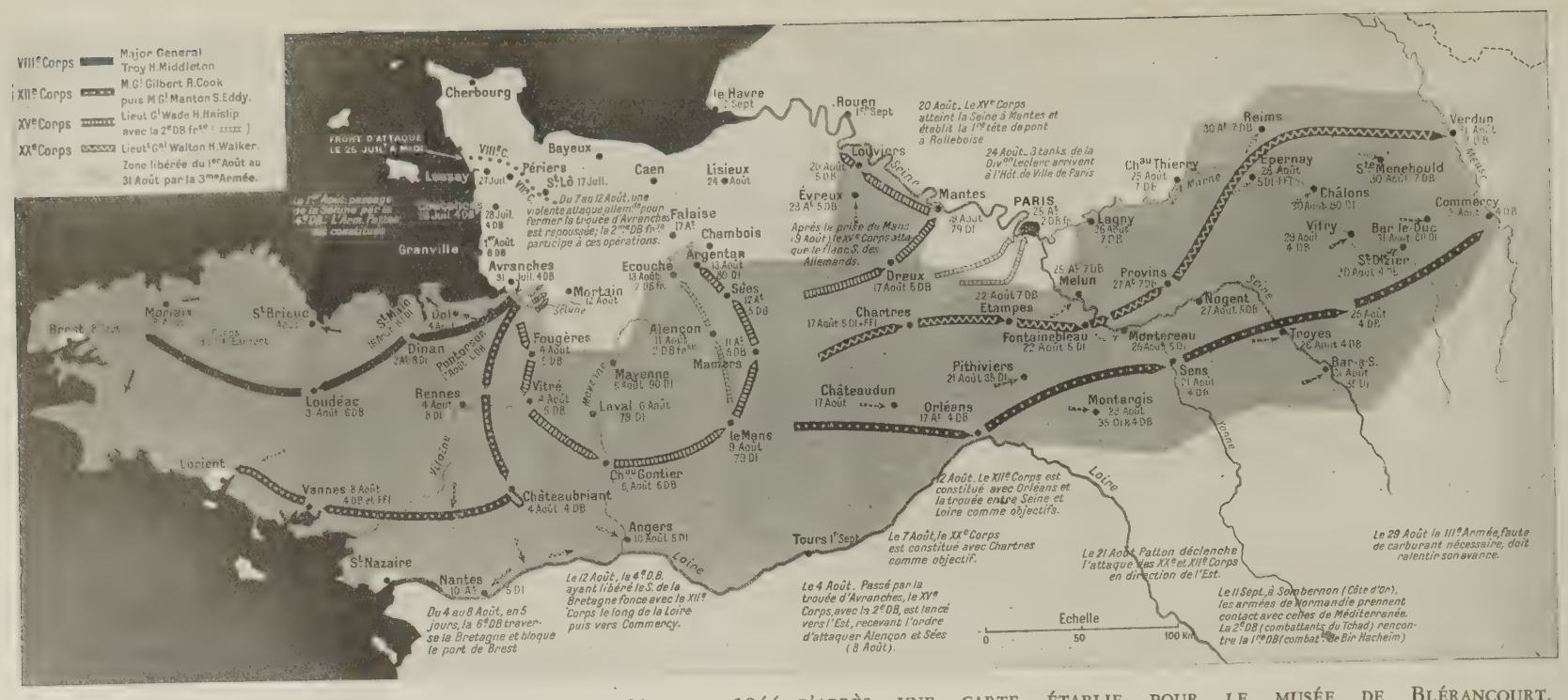
M. Nicolas montre la Légion d'honneur et la Croix de guerre accordées a la ville.

Représentation artistique en plein air.

Le maire, M. Nicolas, nomme M. Galland...

... et le général Revers citoyens d'honneur.

La messe célébrée en l'église de la Trinité.




OPÉRATIONS DE LA IIIe ARMÉE AMÉRICAINE DU 1er AU 31 AOUT 1944, D'APRÈS UNE CARTE ÉTABLIE POUR LE MUSÉE DE BLÉRANCOURT.

# AOUT 1944 - L'ÉPOPÉE DE L'ARMÉE PATTON

par MAX TERRIER, conservateur du musée de Blérancourt

Le 1er août 1944, les troupes américaines, enfonçant les défenses allemandes, franchissaient la petite rivière Sélune, au sud d'Avranches. Le 31 août, elles libéraient Verdun et Commercy, sur la Meuse.

Le 1er août, à midi, était constituée la IIIe armée américaine, sous le commandement du général Patton ; pendant un mois, cette armée va mener, presque seule, la guerre de mouvement contre les troupes allemandes, désorganiser leur défense et entraîner leur retraite jusqu'aux abords de la ligne Siegfried : c'est la même 4e division blindée qui, après avoir forcé les défenses de Sélune, ira mettre le siège devant Lorient et prendra Commercy. Cette prodigieuse épopée d'un mois a décidé de la libération rapide de la France.

Patton était un général de près de soixante ans ; mais il avait l'audace et le dynamisme d'un jeune chef. Militaire de carrière, ancien élève de l'Académie militaire de West-Point, il fut pendant la campagne de 1917-1918 attaché à l'état-major du général Pershing. A ce titre, il acquit une des expériences essentielles de sa formation, étant spécialement chargé des chars de combat. Sa stratégie s'appuyait d'ailleurs sur une haute culture historique ; il dégageait avec une surprenante ampleur de vues les aspects permanents des grandes campagnes militaires ; non seulement il utilisait l'expérience de Guillaume le Conquérant, mais il expliquait et justifiait certaines de ses décisions en se référant à César et à Labiénus.

Cependant son caractère même eut une large part dans les constants succès de ses troupes, avec lesquelles il était en contact permanent ; le 19 août, sa 79e division d'infanterie atteint les rives de la Seine et libère Mantes ; le jour même, Patton est à Mantes ; plus d'une fois, voulant être au milieu de ses avant-gardes, il faillit les dépasser et se faire prendre par les Allemands. Plus encore, peut-être, il faut admirer la volonté de Patton de prendre constamment l'initiative des mouvements ; il releva le chef d'une de ses plus célèbres divisions blindées, la seconde fois qu'il surprit en lui une dangereuse tendance à placer ses troupes en position défensive.

QUELQUES HEURES AVANT LA LIBÉRATION DE PARIS : SUR LA ROUTE DE FONTAINEBLEAU, UN GROUPE DE SOLDATS AMÉRICAINS MARCHE VERS PARIS.

Le lieutenant général George G. Patton, qui en trois mois conduisit la IIIe armée américaine des plages du débarquement a la Meuse.

Tel était le général Patton, à qui la France doit une si grande reconnaissance, et qui mourut déplorablement des suites d'un accident d'auto, au mois de décembre 1945.

Dès avant la constitution de la IIIe armée, le 8e corps, avec des unités en réserves et d'autres non encore débarquées, fut placé sous son commandement.

Trois jours plus tôt, le 25 juillet, ce même 8e corps, en liaison avec le 7e, avait attaqué sur le front du Cotentin, sur la ligne qui, passant au nord de Périers et Lessay, allait jusqu'au sud de Saint-Lô ; l'attaque, précédée d'un terrible bombardement aérien, se heurta à une très forte opposition des Allemands ; mais Périers et Lessay tombèrent le 27 juillet ; le lendemain, la 4e division blindée prenait la position-clef qu'était Coutances, et, le 31, l'autre position-clef d'Avranches ; le soir même elle était sur les rives de la Sélune, à Pontaubault, où elle trouvait un pont endommagé mais utilisable. Patton donna l'ordre d'exploiter immédiatement cette chance, et le commandant en chef, le général Eisenhower, estimant l'heure venue pour les manœuvres de grande envergure, donna à la IIIe armée son autonomie. Patton était prêt.

Par l'étroit passage, il lança immédiatement toutes ses unités disponibles. Le trafic, réglé par le service des communications, arriva à faire passer en quelques jours une quantité inimaginable de véhicules et de troupes. Après la 4e D. B., ce fut la 6e, puis les divisions d'infanterie, la 83e, la 8e, la 5e ; or, il est bon de savoir qu'une seule division, s'étendant sur une route avec ses espacements réglementaires, occuperait plus de 120 kilomètres.

La Sélune franchie, les Américains se trouvaient dans un territoire qui s'ouvrait devant eux en éventail et où les Allemands n'avaient pas de troupes organisées. La 4e D. B. se lance vers le cœur de la presqu'île armoricaine ; elle est aux abords de Rennes le lendemain de la percée ; là, quelques combats doivent être livrés, surtout par la 8e D. I., qui n'entra dans la ville que deux jours plus tard, tandis que les blindés, beaucoup plus au sud, marchaient avec une telle rapidité qu'ils avaient dépassé leurs objectifs avant de s'en être vu assigner d'autres. Dans l'enthousiasme de cette marche, ils s'orientent déjà vers l'est, vers le cœur de la France, vers l'Allemagne, et un ordre impérieux doit leur signifier que le premier point est de libérer la Bretagne et d'agrandir la base de départ des offensives libératrices. Cependant, le même jour, la

marche de la 6e D. B. se révèle non moins rapide ; vigoureusement aidée par les F. F. I. qui la guident et nettoient derrière elle les points de résistance ennemie, elle va être le 5 août à portée de Brest.

Aussi, dès le 4 août, le commandement allié décide-t-il de lancer des troupes vers l'est. Le 10e corps entre en action avec la 5e D. B. et les 90e et 79e D. I., qui franchissent tour à tour la trouée d'Avranches ; la 2e D. B. française les suit ; elles occupent Fougères et Vitré et commencent la marche vers la Mayenne, dont les passages sont capturés sans que les combats soient aussi violents qu'on aurait pu le prévoir. La 90e D. I. prend Mayenne, la 79e, Laval et la 5e D. B. franchit la rivière près de Château-Gontier ; elles doivent converger vers Le Mans, où une forte résistance est prévue. Ce même 6 août, des éléments de la 5e D. I. arrivent à la Loire entre Nantes et Angers.

Le 8 août, les unités qui approchent du Mans reçoivent l'ordre de remonter ensuite franchement vers le nord et d'attaquer le flanc sud de l'armée allemande qui depuis la veille lance de très violentes attaques pour colmater la trouée d'Avranches : des hauteurs de Mortain, où des troupes considérables ont été massées, les terribles tanks Panther cherchent à atteindre la mer. Au passage de la Sélune, les divisions de la IIIe armée doivent détacher certaines de leurs unités pour arrêter le choc. C'est le cas en particulier de la division Leclerc. Le gros de celle-ci arrive au Mans derrière les trois autres divisions du 15e corps, et un pont conservé permet de commencer aussitôt la marche vers le nord. La 2e D. B. française révèle immédiatement sa haute valeur ; et, en dépit des combats violents que livrent les Allemands, ceux-ci doivent toujours se retirer ; elle libère Alençon, pour protéger son flanc droit, lancé en pointe vers Argentan, qui ne sera vraiment libre que le 20.

Devant la poussée irrésistible de la IIIe armée, les Allemands ont compris, le 12 août, que leur offensive contre Avranches avait échoué ; ils se battent maintenant furieusement pour protéger leurs lignes de retraite. Le 15e corps continue pourtant à avancer jusqu'aux abords de Falaise. La « poche » va être fermée. Hélas ! des bombes à retardement ont été lancées, et un ordre supérieur, que Patton souffre de devoir transmettre, arrête la marche de ses troupes. La poche ne sera fermée que le 19 août, à Chambois, après que de nombreux Allemands auront pu s'échapper.

Mais Patton n'a pas été longtemps déconcerté. Puisque ses troupes doivent se borner à garder leurs positions, il prélève la moitié du 15e corps pour un nouveau bond vers l'est ; immédiatement, Leclerc, placé à gauche de la 5e D. B., réclame en vain pour être de ceux qui rouleront vers la Seine. La conversation prend ce jour-là un tour un peu vif, qui ne nuira pas à l'admiration et à l'amitié réciproques de ces deux grands chefs militaires faits pour s'entendre et se comprendre. Patton savait que, dans une semblable situation, il aurait fait la démarche de Leclerc, le 14 août.

Le lendemain, Patton donne un nouvel ordre d'offensive à trois corps d'armée : au nord, les éléments du 15e corps marcheront sur Dreux ; le 10e corps a Chartres pour objectif, et plus au sud, le 12e, ramené de Lorient, doit atteindre Orléans. Les trois villes sont entièrement libérées deux jours plus tard, et le 15e corps continue sa marche vers la Seine, qu'il atteint le 19 août. Le général Bradley, soutenant pleinement son ami Patton, ordonne d'établir une tête de pont et de descendre la Seine pour couper les arrières de l'ennemi. Mais au delà de Louviers la résistance allemande devient furieuse.

Tandis que le 21 Patton lance aux 10e et 12e corps l'ordre de franchir la Seine et l'Yonne à Melun et Sens, Paris est, depuis deux jours, en état d'insurrection ouverte.

Patton se désintéresse-t-il de Paris ? En fait, Paris n'est pas dans sa zone d'opérations. Il s'y trouve si peu que le 15e corps, qui opère dans la zone prévue pour la Ire armée, va être versé à cette armée. La division Leclerc, par une décision de principe remontant au 16 août, n'appartient plus à l'armée Patton. Certains admirateurs du grand chef ne craindront pas d'affirmer, cependant, que ces unités lui ont été enlevées pour lui retirer l'honneur d'avoir libéré la capitale. Interprétation abusive ; cependant, c'est en poursuivant l'élan qu'il leur avait imprimé et en profitant de ses manœuvres débordantes que des troupes de la Ire armée américaine ont obtenu la capitulation des derniers Allemands de Paris. D'ailleurs, « les Leclerc » que nous avons vu arriver en 1944 ne connaissaient pas d'autre chef d'armée que Patton.

Le 29 août, quatre jours plus tard, la division Leclerc et la 90e D. I. allaient être rendues à la IIIe armée. Après la libération de Paris, la ligne de la Seine est définitivement perdue pour les Allemands (ce jour-là, la 4e D. B. est déjà à 60 kilomètres à l'est de Troyes).

En même temps l'avance foudroyante des troupes alliées débarquées en Provence achève de désorganiser l'occupant. La campagne de Patton devient une poursuite ; à sa gauche quelques éléments de la Ire armée participent au mouvement, et à la fin du mois toutes les armées alliées vont suivre. Partant des têtes de pont établies par Patton, les Britanniques pourront, en quatre jours, aller de la Seine à Anvers.

La menace que constituent pour les Allemands les troupes de Patton qui, déjà, passent la Meuse, a décidé du sort de la France et aussi de celui de la Belgique ; les Allemands se retirent sur les Vosges et leurs frontières. C'est à ce moment, avant qu'ils aient pu s'organiser, que Patton voudrait pousser plus loin son avance ; déjà des reconnaissances ont pénétré dans Metz, la ligne Siegfried est sans troupes et sans armes, le Rhin n'est pas défendu. Hélas ! il n'y a pas assez de carburant pour la ruée générale des troupes alliées ; le 29 août, rien ne lui parvient, et il doit s'arrêter ; la victoire finale est remise de quelques mois ; mais la France presque entière est délivrée.

Photographies musée de Blérancourt.

MAX TERRIER.

LE 25 AOUT, PRISONNIERS A LA GARE MONTPARNASSE, QUELQUES-UNS DES OFFICIERS DU GÉNÉRAL VON CHOLTITZ, QUI SE RENDIT AU GÉNÉRAL LECLERC.

PAQUEBOTS ET CARGOS DES NOMBREUSES LIGNES RÉGULIÈRES DESSERVANT BORDEAUX VIENNENT CHARGER ET DÉCHARGER AU CŒUR MÊME DE LA VILLE.

# BORDEAUX

## PORTE DE L'ATLANTIQUE

PAR HENRI LE MASSON

Deux fois déjà dans notre périple de la côte française nous avons rencontré un grand port maritime aménagé sur les rives d'un fleuve. Le port de Bordeaux représente un troisième cas, mais il est moins éloigné de la mer que Rouen et un peu plus que Nantes, puisqu'il se situe à 96 kilomètres en amont sur la Gironde. Dès l'âge néolithique, Bordeaux, qui apparaît à ses débuts sous la forme d'une petite bourgade palustre, est déjà le centre d'une région peuplée et industrieuse, et, comme à Nantes, la vie maritime y est remontée avec le flot marin, d'aval vers l'amont. Heureusement situé à la croisée de six routes, dont la grande route de terre menant d'Ibérie à la Loire et la route liquide de la Garonne, favorisé par le double jeu de la marée, Bordeaux devint sous l'administration romaine un marché de grande envergure. Dès cette période de son histoire le caractère de Bordeaux était assez bien fixé pour que le poète gallo-romain Ausone ait pu, au IVe siècle de notre ère, alors qu'il devait s'en éloigner pour accompagner à Cologne l'empereur Gratien, dont il était le précepteur, célébrer la ville en ces termes aujourd'hui encore exacts et que ne contredirait certainement pas le jeune maire de la grande ville, M. Chaban-Delmas : « ... Bordeaux, où le ciel est clément, où la terre fécondée prodigue ses largesses, où sont les longs printemps, les rapides hivers, les coteaux chargés de feuillage. Son fleuve qui bouillonne imite le reflet de la mer. L'enceinte carrée de ses murailles élève si haut ses tours altières que leurs sommets aériens percent les nues. On admire au dedans les rues qui se croisent, les maisons bien alignées et la largeur des places, puis les portes qui répondent en ligne directe aux carrefours et, au milieu de la ville, le lit d'un fleuve alimenté par des fontaines. Lorsque le père Océan l'emplit avec son reflux on voit la mer tout entière s'avancer avec ses flottes... »

Pendant trois cents ans, jusqu'en 1453, Bordeaux fut le principal port continental des Anglais, maîtres de notre Guyenne, et contribua grandement à leur fortune tout en assurant la sienne. Le départ des Anglais entraîna une éclipse dans la fortune de Bordeaux, qui ne redevint vraiment prospère qu'à partir du XIVe siècle et surtout au début du XVIIIe siècle grâce à son important commerce avec les îles d'Amérique. A cet égard Bordeaux se trouva même dans une situation plus favorisée que Nantes, car le port pouvait recevoir de plus gros navires que le port breton, mais de même que ce dernier il ne bénéficia jamais comme Rouen de l'apport du trafic d'une cité de l'importance de Paris. A cette époque, pourtant, Bordeaux apparaît plus que Nantes comme une ville de grand négoce et son caractère maritime est moins accentué que son rival de la Loire.

### BORDEAUX, PORT AUTONOME

Le port de Bordeaux présente, avec Le Havre et Strasbourg, la particularité d'être « autonome », c'est-à-dire qu'il bénéficie d'un régime administratif spécial de gestion ; autrement dit, il est géré par un organisme local, le Conseil du port, qui possède la personnalité juridique et, suivant les termes de la loi de 1920, « les droits et obligations de l'Etat en matière de domanialité et de travaux publics lui sont conférés dans les mêmes conditions qu'aux administrations de chemins de fer ».

Le port autonome de Bordeaux, qui était en 1939 le quatrième port de France par le trafic, groupe les installations de Bordeaux proprement dit (Bordeaux-Bassens) et d'importantes annexes qui comprennent les avant-ports du Verdon et de Pauillac (sur la rive gauche de la Gironde), les installations spécialisées dans le déchargement du pétrole de Pauillac et Blaye et du Bec d'Ambès (rive droite). Un nouvel ouvrage, l'appontement du Marquis, bien équipé pour recevoir deux cargos à grand tirant d'eau et situé à 20 kilomètres environ en aval de la ville, s'est ajouté depuis la guerre à ces annexes. Comme beaucoup de grands ports en rivière, Bordeaux éprouve, en effet, des difficultés pour recevoir des navires calant plus de 8 mètres, alors que l'accroissement du tonnage moyen des cargos tend à augmenter sensiblement le nombre des bâtiments présentant cette caractéristique. De là l'importance des avant-ports de Bordeaux.

En raison de son éloignement relatif des aérodromes britanniques, Bordeaux devint, pendant la guerre, la base d'une nombreuse flottille de sous-marins allemands et italiens qui venait s'abriter, entre deux croisières, dans les douze alvéoles d'un gigantesque abri bétonné et d'une escadrille de grands destroyers qui eut à soutenir plusieurs engagements dans le golfe de Gascogne. Là séjournèrent également bon nombre des forceurs de blocus que la Kriegs-

marine envoya plusieurs fois avec succès chercher des cargaisons précieuses en Amérique du Sud et jusqu'au Japon. L'ennemi, qui avait pleinement réalisé l'importance de cet établissement maritime, ne se fit pas faute d'essayer de le détruire en 1944-1945. Bordeaux, pourtant, a eu la chance de retrouver une partie de ses installations sinon intactes, du moins sans blessures aussi généralisées et partout aussi profondes que dans nos autres grands ports.

### LE PROBLÈME DES ACCÈS DE BORDEAUX

C'est ainsi que les avant-ports seuls et le chenal d'accès en Gironde ont été sérieusement atteints tandis que les ouvrages principaux de Bordeaux-Bassens n'ont subi dans l'ensemble que des dégâts que l'on peut qualifier de mineurs à côté des graves dommages infligés ailleurs. L'ennemi s'était bien rendu compte que le port était surtout vulnérable par ses accès ; n'ayant sans doute pas le temps de détruire le port de Bordeaux proprement dit en août 1944, il s'employa, par contre, à causer des dégâts difficilement réparables à ses annexes et au chenal. Du môle en eau profond du Verdon où l'on recevait les plus grands paquebots et qui fut détruit au moment de l'attaque française contre la poche de la pointe de Grave il ne reste que des sections séparées les unes des autres par de longues coupures. A Pauillac, à Blaye, à Ambès, les installations furent complètement sabotées et incendiées.

Le plus sérieux dommage infligé au port était cependant l'obstruction constituée en travers du chenal navigable de la Gironde, au lieudit Lagrange, à 14 kilomètres en aval de Bordeaux, par deux barrages séparés l'un de l'autre de 500 mètres environ et constitués par dix-huit épaves de navires de moyen et fort tonnage choisis parmi les plus gros des cent soixante-treize bâtiments de toutes catégories que les Allemands sabotèrent et coulèrent en Gironde. L'ennemi, en outre, avait abondamment miné non seulement l'entrée de l'estuaire, mais la Gironde et la Garonne.

Les deux poches occupées par l'ennemi à la Coubre et à Royan, poches qui ne furent réduites par les troupes et la marine françaises que dans les derniers jours de la guerre, ne permirent de s'attaquer au déblaiement de la Gironde qu'après la capitulation du Reich.

### LA DESTRUCTION DU BARRAGE DE LAGRANGE...

Le barrage empêchait les navires de mer de monter à Bordeaux : on avait pourtant le plus grand intérêt à utiliser à plein ce port demeuré relativement en bon état, mais dont l'accès n'était possible qu'à de petites unités pouvant franchir le barrage de Lagrange grâce à un chenal que les dragues s'employèrent aussitôt à creuser à la cote —3, à travers un banc attenant à la rive droite. On y parvint en aménageant en rade de Pauillac des postes de mouillage pour grands cargos et en reconstruisant en provisoire les appontements de Blaye. C'est à cette époque également que l'on prit la décision de construire le nouvel appontement de Marquis. Les marchandises arrivées sur rade à Pauillac et à Blaye étaient alors déchargées dans des péniches de débarquement achetées aux Anglais et aux Américains et dont une flottille de cinquante unités fit bientôt la navette dans la Gironde. On s'attaqua en même temps à la destruction du barrage de Lagrange.

L'ingénieuse solution que nous avons vue appliquée à Nantes pour la suppression de l'obstruction de la Télindière ne pouvait être envisagée dans la Gironde. On se rendit compte très vite qu'il serait impossible de renflouer la totalité des épaves des barrages de Lagrange par les procédés ordinaires. Les Allemands avaient saboté les navires après les avoir lestés, en faisant sauter de nombreuses charges dans les fonds, ce qui avait brisé les membrures et désarticulé les coques ; ils avaient aussi incendié les superstructures et celles-ci n'émergeaient parfois que déchiquetées et tordues par le feu. Le courant du fleuve, considérablement accru par l'obstacle des épaves, se ruait dans les intervalles en d'énormes tourbillons qui en rendaient l'approche difficile et occasionnaient, en raison de la nature vaseuse du fond, des affouillements importants dans lesquels les coques s'enlisaient. Les premières tentatives de renflouement montrèrent que le travail ne pourrait avancer que très lentement, si même on pouvait espérer le terminer, car la violence du courant interdisait le travail des scaphandriers, sauf pendant les deux à trois heures de l'étale de la marée ; l'opacité des eaux, où la vase demeurait en suspension, ne leur permettait d'autre part d'avancer qu'à tâtons et dans des conditions très périlleuses. Quand, plus bas que Lagrange, on renfloua le paquebot *De Grasse,* coulé devant Blaye par 8 mètres de fond, il fallut sortir des flancs de ce navire de 12.000 tonneaux 18.000 tonnes de vase avant qu'il pût flotter, et à Penhoët, où on le remorqua pour le réparer, on en retira encore 12.000 tonnes ! On dut bientôt constater que l'on ne parviendrait pas à relever la plupart des épaves de Lagrange en obturant les brèches puis en pompant l'eau ou en insufflant de l'air comprimé. Pas davantage on ne réussit en les découpant par des charges d'explosifs pour n'avoir plus à soulever, au moyen de chalands, que des morceaux de quelques centaines de tonnes.

### ... PAR « ÉCRASEMENT » DES ÉPAVES

Ce sont pourtant ces tentatives de découpage des coques à l'explosif qui devaient mettre sur la voie d'une solution. On constata en effet qu'un navire désarticulé par ce procédé s'affaissait, se tassait en quelque sorte sur lui-même et pénétrait dans la vase, où il paraissait devoir disparaître définitivement. On décida donc d'« écraser » les épaves grâce à des boudins de dynamite savamment placés contre la coque et à des charges placées sur le fond tout autour du navire, dont l'explosion, en ameublissant les fonds, assurait l'enfoncement de la ferraille. C'est ainsi qu'ont été supprimées, après deux ans de travail, dix des plus grosses épaves des deux barrages de Lagrange. Un seul bâtiment important a pu finalement être sorti de Lagrange, le pétrolier allemand *Nordmeer,* qui, réparé et rebaptisé *Thiérache,* doit être remis en service cette année sous pavillon français.

La disparition du barrage de Lagrange ne suffisait pourtant pas pour rendre au port de Bordeaux toutes ses facilités d'accès d'avant la guerre. Le chenal lui-même n'avait, pour ainsi dire, pas été entretenu pendant l'occupation ; plusieurs années de suite, d'autre part, il ne s'était produit aucune

GRUE FLOTTANTE DE 60 TONNES EN OPÉRATION DANS LE PORT DE BORDEAUX.

BASSINS D'UNE DES ANNEXES PRINCIPALES DU PORT DE BORDEAUX.

Bordeaux arme encore pour la « grande pêche » a Terre-Neuve.

de ces crues du fleuve qui provoquent des chasses naturelles et contribuent à le nettoyer de ses boues. Des exhaussements du lit du fleuve considérables en étendue et en volume s'étaient donc produits en de nombreux points et ce sont des millions de mètres cubes de limon qu'il a fallu draguer en Gironde depuis la guerre malgré des moyens bien insuffisants au début et qui n'ont retrouvé leur pleine efficacité qu'avec la remise en service de la grande drague *Pierre-Lefort,* retrouvée coulée en Loire, mais que l'on a pu renflouer et remettre en état. Grâce à ces efforts poursuivis opiniâtrement pendant trois ans, des navires calant 8 mètres peuvent de nouveau accéder à Bordeaux.

## LE TRAFIC DU PORT DE BORDEAUX

Avec 3.388.000 tonnes en 1947, le port de Bordeaux a déjà atteint un trafic approchant sensiblement celui de 1939, qui s'était élevé à 3.595.000 tonnes ; les navires remontant le fleuve sont pourtant moins nombreux, mais ce sont plus souvent des bâtiments plus gros qu'avant la guerre. Il s'en faut, cependant, que le trafic du port ait retrouvé sa physionomie normale. Si les charbons en provenance des Etats-Unis et non plus d'Angleterre sont en progression de plus de 400.000 tonnes, les arachides, qui alimentent la très importante industrie bordelaise de l'huilerie, n'ont encore représenté que 39.000 tonnes au lieu de 126.000 tonnes et les traditionnels poteaux de mines landais n'ont apporté à l'exportation qu'une contribution de 126.000 tonnes au lieu des 314.000 tonnes de 1939. Les spiritueux expédiés à l'étranger sont, par contre, en forte progression avec 45.000 tonnes contre 23.000 tonnes, tandis qu'il n'a été exporté que 24.000 tonnes de vins au lieu de 54.000 tonnes. La vérité est que, faute de tonnage convenable en 1947, les courants de trafic traditionnels de Bordeaux avec les Antilles, l'A. O. F., l'Amérique du Sud n'ont pas encore pu reprendre leur activité normale : mais la situation ne peut que s'améliorer d'ici peu de temps, grâce aux nouvelles unités de notre flotte de commerce.

## LE CANAL DES DEUX MERS,

Le port fluvial de Bordeaux, installé en amont du Pont de Pierre, est relié à Toulouse par le canal latéral de la Garonne, et ce canal se prolonge au delà jusqu'à la Méditerranée par le fameux canal du Midi, construit par Riquet sous Louis XIV. On ne peut parler de Bordeaux et de ses dessertes fluviales sans évoquer ce canal des deux mers qui serait accessible aux grands navires et dont la construction plusieurs fois étudiée revient périodiquement sur le tapis. Il ne paraît pas que ses protagonistes se soient encore rendu compte que l'accroissement sensible de la vitesse de route des cargos depuis une vingtaine d'années a sensiblement diminué l'intérêt que présenterait un tel ouvrage, alors que le passage du canal obligerait précisément les navires à réduire leur allure pour ne pas risquer d'abîmer les berges. D'autre part, l'économie de combustible possible ne compenserait certainement pas les droits de transit, qui seraient nécessairement élevés pour un canal d'une construction rendue très coûteuse par la hauteur du seuil de Naurouze, à franchir à 152 mètres au-dessus du niveau de la mer, et les écluses importantes qu'il faudrait construire. Les arguments d'ordre militaire dont on a pu exciper autrefois ne jouent plus de la même façon aujourd'hui, où les forces de choc sont essentiellement constituées par des groupements aéronavals et des sous-marins et où le canal serait à la merci plus encore d'un raid de commandos de parachutistes que d'un bombardement aérien. On conçoit qu'une entreprise de ce genre puisse tenter le rêve des ingénieurs et des constructeurs, mais on n'a pas le droit de se lancer actuellement dans des réalisations de cet ordre qui ne seraient pas rentables : les annés que nous vivons sont des années où l'indispensable seul doit trouver sa place.

Poteaux de mines et vins, exportations traditionnelles (du port) de Bordeaux voisinent sur ses quais avec les automobiles exportées.

# Vacances Mondains.

SUR LA COTE, RITA HAYWORTH, INFATIGABLE, EST DE TOUS LES GALAS.

PORFIRO RUBIROSA DIRIGE A DEAUVILLE L'ÉQUIPE SUD-AMÉRICAINE DE POLO.

VAN DONGEN APPRÉCIE EN ARTISTE L'ÉLÉGANCE DES MANNEQUINS.

LA « NUIT DES OMBRELLES », ATTRACTION DE LA SAISON DEAUVILLOISE.

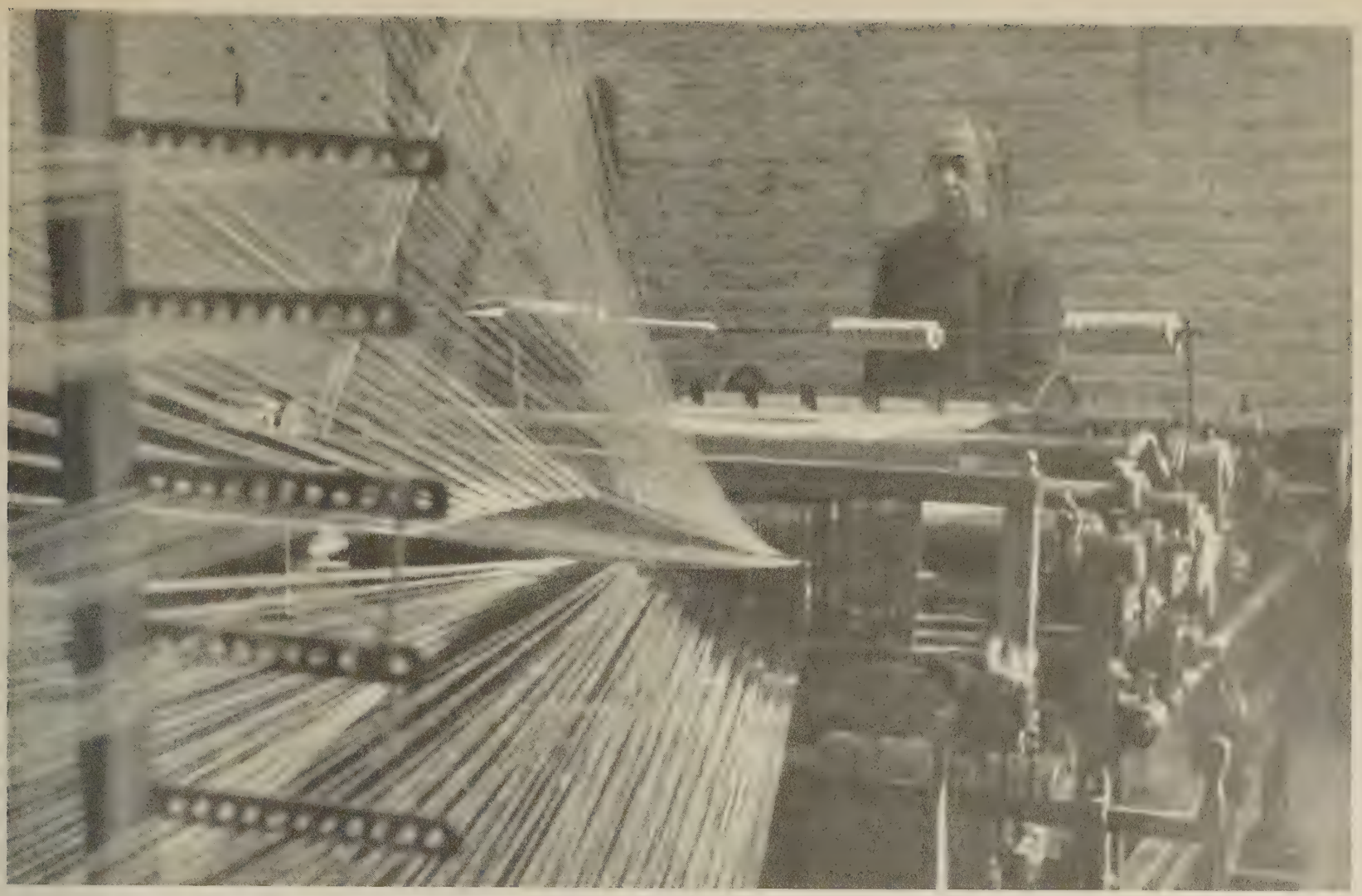
LANA TURNER, LA BLONDE « VAMP », SE DÉLASSE AU « PARADIS » DE CANNES.

En dépit de l'inclémence d'un été ingrat et décevant le tourisme réceptif français connaît cette année une vogue depuis longtemps disparue.

Si « démocratisée » que soit devenue l'abondante clientèle des visiteurs étrangers, nos grandes stations mondaines n'en ont pas moins retrouvé le lustre des temps défunts de la prospérité.

Sur la Côte d'Azur, où les estivants sont venus en foule chercher un capricieux soleil qui s'est montré particulièrement discret sur la plupart des autres grandes régions touristiques françaises, la saison brille d'un éclat particulier. De la Croisette à Monte Carlo fêtes et galas se succèdent, où les grandes vedettes d'Hollywood au repos excitent la curiosité autant que les sardanapalesques réceptions d'un richissime Sud-Américain qui sur la Côte prend figure de Nabab 1948.

Deauville, sur la Côte de Nacre, voit également ressusciter ses splendeurs d'avant guerre. Maintes personnalités du monde, de la mode et de la politique se retrouvent aux galas somptueux, tandis que la grande semaine hippique ramène sur l'hippodrome de la Touques la foule des turfistes élégants.



L'ourdisseur semble attirer vers lui les fils de la trame dans laquelle s'insérera plus tard la chaine pour donner les tissus désirés.



# LES TEXTILES

par notre envoyé spécial René Branellec

L'industrie textile remonte à la création du monde. Rien de moins. La Bible ne dit-elle pas d'Adam et d'Eve après leur faute : « ils s'aperçurent qu'ils étaient nus. » D'où leur vint le sentiment d'une urgente nécessité de se vêtir. Mais M. Bernard d'Halluin, distingué président du syndicat textile de Roubaix-Tourcoing, qui rappelle plaisamment cette origine ancienne, a-t-il prévu que l'industrie textile est du même coup la fille aînée du péché originel ? Après tout Eve, rouée par nature, ne savait-elle pas où elle allait ? De la peau de bête à la haute couture il n'y a guère qu'un écart de quelques centaines de siècles, et cette époque intermédiaire comporte des étapes de grand intérêt. Certes, la vie simple des peuplades pastorales, pour qui les brebis constituaient un trésor suffisant grâce au lait nourricier et à la laine avec laquelle on tissait les vêtements, la toile des tentes et les tapis qui ornaient ces fragiles demeures, ne suffirait pas à combler les désirs de nos femmes. Mais leurs arrière-grands-mères n'ont guère tardé à varier le choix des matières premières et leurs combinaisons. La femme forte de l'Evangile tisse une toile de lin qu'elle vendra aux Chananéens. Vingt siècles avant notre ère une princesse chinoise découvre l'art de filer la soie. Le coton, le chanvre, le jute, le genêt lui-même, qui, longtemps abandonné, prend aujourd'hui un essor inattendu, sont utilisés par nos ancêtres.

A notre époque revient le double mérite d'avoir industrialisé les fabrications textiles et singulièrement étendu leur gamme par la création, dans les cinquante dernières années, des fibres artificielles. Ce n'est pas là un mince avantage.

« Autrefois, disent certains, la qualité des tissus était supérieure. »

Peut-être cela est-il vrai. Nos goûts ne sont pas les mêmes que ceux de l'autre siècle. Nous nous attachons moins à la durée d'un tissu qu'à la beauté de l'aspect, à son prix, à la possibilité de le remplacer aisément. On n'achète plus un vêtement pour l'éternité, ce qui serait d'ailleurs inquiétant pour une industrie fondée sur une consommation sans cesse accrue, mais pour une saison, pour un jour de soleil, en certaines circonstances pour une heure. La princesse Elizabeth d'Angleterre, lors de son séjour à Paris, n'a pas revêtu moins de dix-sept robes différentes en trois jours. Nous n'avons pas tous les mêmes servitudes ni les moyens de les subir. Ce royal exemple n'en indique pas moins une tendance.

L'Angleterre, il est vrai, est une nation textile. Si l'on se réfère, par exemple, aux derniers chiffres connus concernant l'outillage lainier mondial, elle venait au deuxième rang, derrière l'Allemagne, mais la France arrivait troisième, devançant les Etats-Unis.

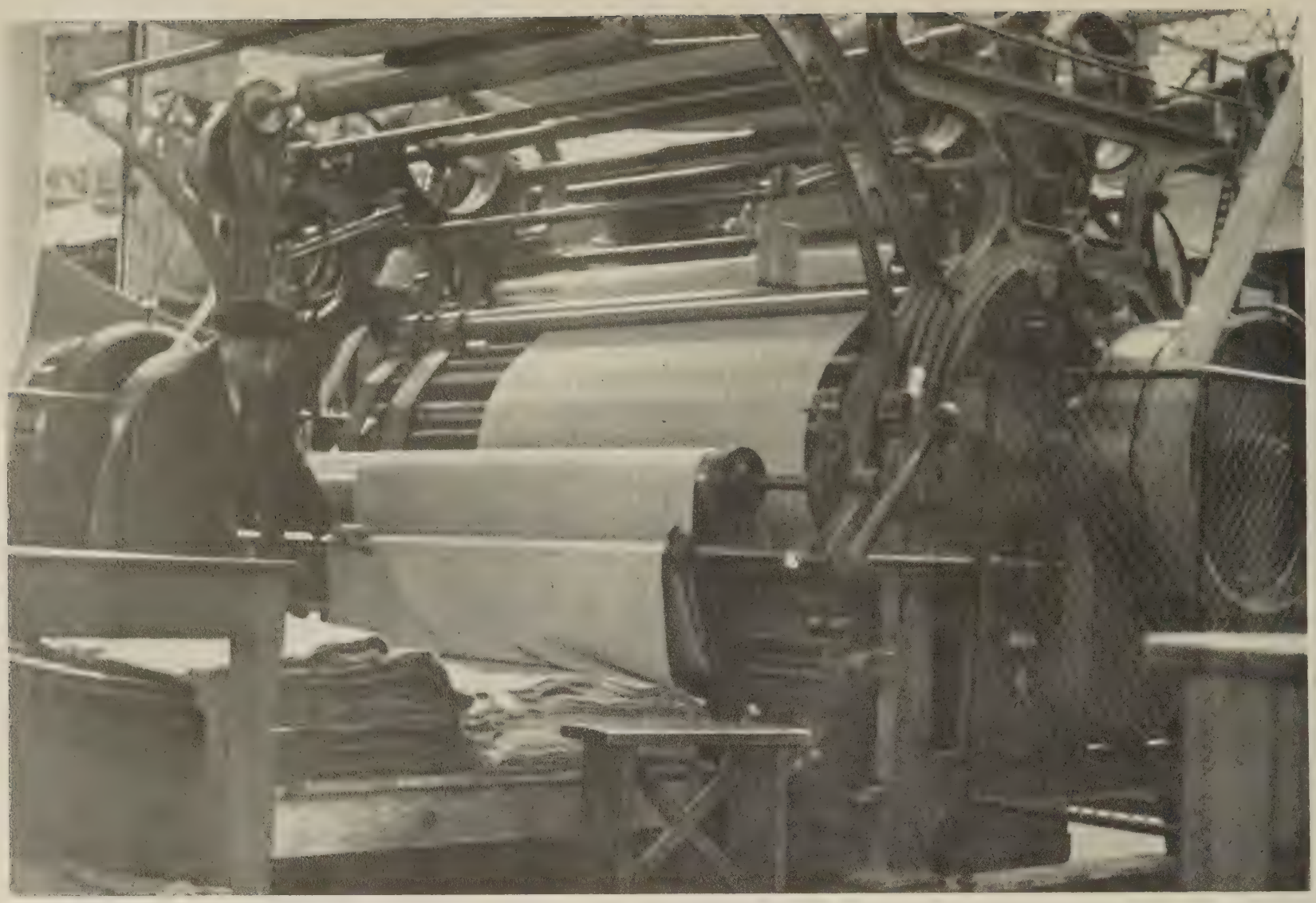
Cette importance du textile français dans le monde est peu connue en France même. Un autre élément qui aide à la situer est fourni par les chiffres, auxquels on ne fait pas toujours dire ce que l'on veut. En 1947, notre industrie textile a fabriqué 250 milliards de produits, soit 30 % du chiffre d'affaires national, et exporté un tonnage d'une valeur de près de 40 milliards de francs, c'est-à-dire sensiblement le tiers de notre exportation totale. Trois cent mille ouvriers ont directement contribué à cette production.

Avant d'en examiner les branches principales, laine, coton, lin, chanvre, genêt, fibres artificielles — nous avons parlé en détail de la soie dans notre numéro du 12 juin — je voudrais montrer quelques problèmes qui leur sont communs et rappeler les traits essentiels de l'activité textile française.

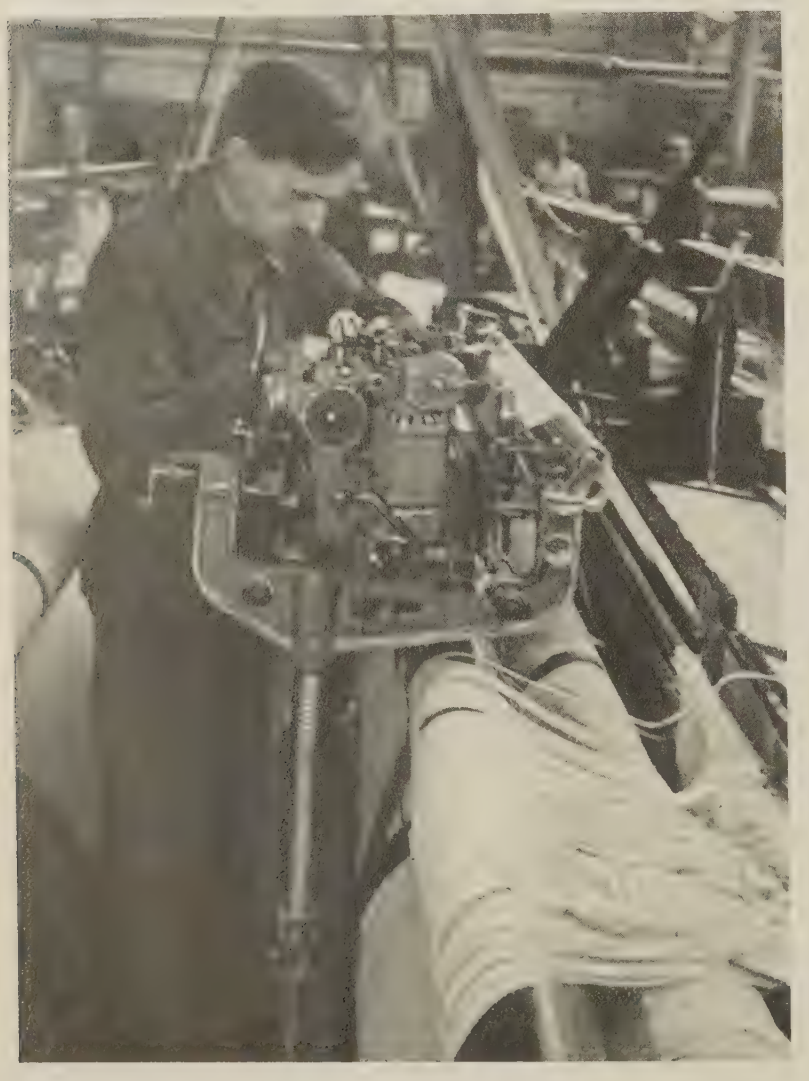
## STRUCTURE DU TEXTILE FRANÇAIS

La structure est celle de l'ensemble de notre économie : un compromis original entre l'artisanat et la grande industrie. A côté d'entreprises fortement intégrées, possédant de puissantes unités de production modernes, existent quantité d'affaires familiales moyennes.

La répartition géographique s'est opérée le plus souvent en fonction des facilités naturelles, parfois aussi du fait d'initiatives individuelles audacieuses : rien ne prédisposait réellement Mazamet à devenir la capitale mondiale du délainage.



LES MACHINES MODERNES ARRIVENT A DÉBITER LE TISSU PAR KILOMÈTRES DANS UN TEMPS RECORD, MAIS ELLES REQUIÈRENT DE GROS INVESTISSEMENTS.



CETTE MACHINE A NOUER LES CHAINES FAIT GAGNER DES HEURES PRÉCIEUSES.

Autre caractère : parmi les onze régions textiles de France, les unes sont spécialisées, les autres s'intéressent à toutes les branches de la production. C'est le cas du Nord, seigneur du textile, qui traite à lui seul 35 % du coton, 80 % de la laine, 95 % du lin et du chanvre, mais ne fabrique toutefois que 10 % des fibres artificielles. En revanche, le Lyonnais, voué à la soie, assure ses arrières en produisant 50 % des fibres artificielles. L'Alsace, qui a pris une place à part dans le coton avec ses tissus imprimés, n'a pas négligé la laine, le jute ni les fibres artificielles. De son ancienne suprématie lainière Reims n'a conservé qu'une spécialité, la flanelle. Troyes est le centre incontesté de la bonneterie. Les Vosges revendiquent 35 % de la production cotonnière. Le Midi, avec Castres, Mazamet, Lavelanet, produit une bonne part de la laine cardée, dont le Limousin s'est également fait un des champions. Enfin viennent des centres dont la réputation ancienne se maintient intacte : Cholet, pour les cotonnades ouvragées ; Vienne, Elbeuf et Sedan, pour les draperies ; Gérardmer, pour son linge de table en lin blanchi au pré.

Dans une production où subsiste le caractère artisanal, l'élément humain joue un rôle important. A cet égard, directions, cadres et main-d'œuvre jouissent de fondements solides. On est dans le textile de père en fils, et c'est un atout considérable. Il a beaucoup aidé au relèvement rapide du rendement ouvrier, qui, malgré des conditions défavorables, se situe au niveau de 1938 et souvent même le dépasse.

Ce qu'il importe de marquer immédiatement, c'est que cet effort de production se trouve compromis.

Un problème domine, en effet, tous les autres : celui des approvisionnements en matières premières.

## LE PROBLÈME DES APPROVISIONNEMENTS

La production, pour l'ensemble des textiles, dépasse aujourd'hui de 10 % en moyenne celle de 1938, en dépit des dommages causés pendant la guerre — un dixième de l'outillage national détruit — et du vieillissement d'un matériel qui n'a pu être entretenu et renouvelé comme il eût été souhaitable. Un tel résultat représente une somme de travail, d'intelligence, de bonne volonté ainsi qu'une vitalité peu communes.

En 1938 le textile français ne fonctionnait qu'à 75 % de sa capacité normale de production. La concurrence était âpre, la situation financière, médiocre. De 1940 à 1945 la pénurie des matières premières engendra une crise très grave pour les industriels — et c'était la majorité — qui ne travaillaient pas avec le marché parallèle. En trois ans, de 1945 à 1948, le textile a pansé ses blesssures, recruté, non sans mal, une main-d'œuvre qui s'était disséminée et remis en route ses machines. Celles-ci ont retrouvé peu à peu leur cadence de production optimum et, au moment précis où elles l'atteignent, tout est remis en cause par suite des difficultés inouïes à se procurer des matières premières.

Les approvisionnements nous viennent, dans une proportion de 80 à 100 %,

d'Australie, du Cap et d'Amérique du Sud pour la laine, des Etats-Unis, d'Egypte et de l'Inde pour le coton et le jute, de Suède et de Norvège pour la pâte de bois. Ils sont généralement payables en livres sterling et en dollars. L'Egypte elle-même vient de refuser le paiement de son coton en livres égyptiennes pour réclamer des dollars, des francs belges ou des francs suisses, c'est-à-dire les devises les plus appréciées et les plus inaccessibles.

On avait cru pour certains produits, en particulier la laine, pouvoir surmonter la difficulté grâce à un plan d'autofinancement en vertu duquel les industries devaient financer elles-mêmes leurs importations de matières premières avec les devises provenant de leurs exportations de produits finis ou semi-finis.

Or les exportations, soit pour des raisons générales telles que les arrêts d'usines consécutifs à la pénurie d'énergie pendant l'hiver 1946-1947, soit pour des raisons propres aux différentes industries, sont restées à 40 ou 60 % des prévisions, d'où est résultée une pénurie de devises qui se répercute aujourd'hui sur les importations. Un fléchissement de ces dernières conduirait au chômage. Mais comment obtenir le surplus indispensable de devises ? La solution réside-t-elle dans les crédits que les industriels français pourraient obtenir personnellement de banquiers étrangers ou de l'heureux aboutissement des négociations engagées entre la France, la Belgique et l'Angleterre pour la mise à notre disposition d'un reliquat de livres sterling, ou dans la conclusion de nouveaux accords commerciaux ou financiers comme celui, de portée modeste, qui fut signé l'an dernier avec la Nouvelle-Zélande ?

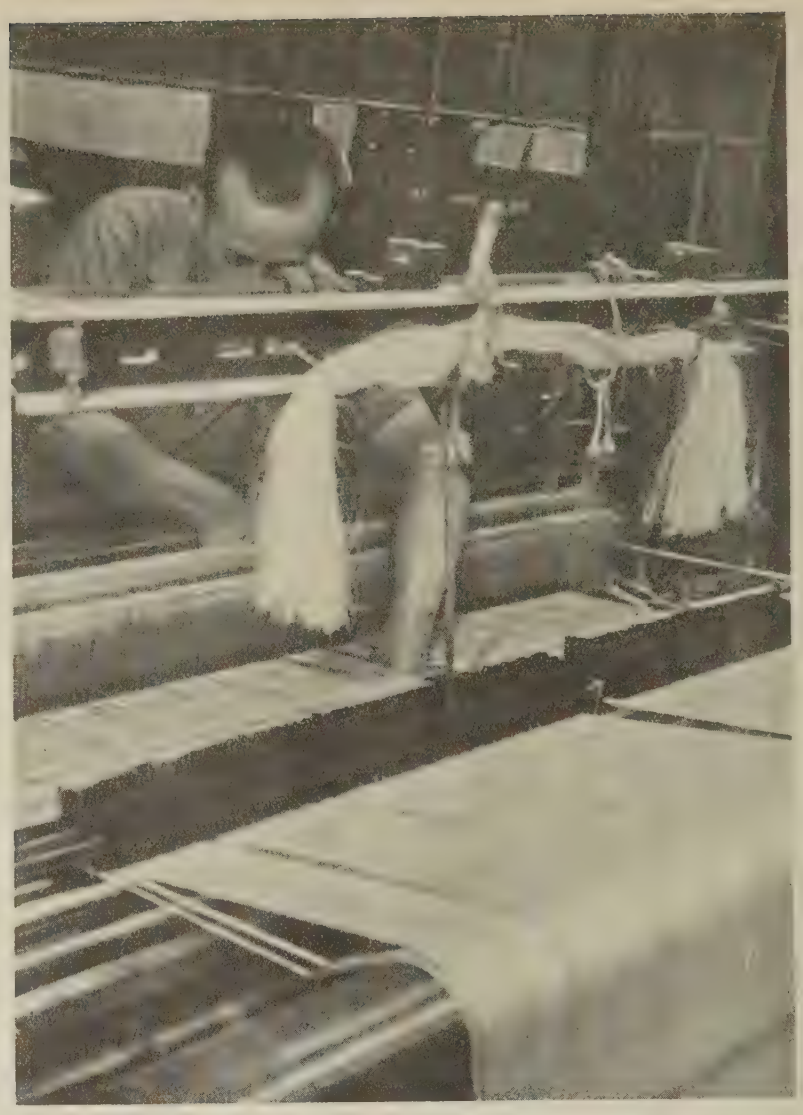
### L'AIDE ESCOMPTÉE DE L'APPLICATION DU PLAN MARSHALL

En réalité, la plupart des industriels fondent leurs espoirs sur le plan Marshall. Mais, ici encore, il faut se garder de généralisations hâtives. Tandis que l'industrie cotonnière est inscrite dans le plan Marshall pour la moitié environ de son approvisionnement d'un an, ce qui est facilité par le fait qu'elle trouve la matière première aux Etats-Unis, les lainiers, en revanche, figurent dans les prévisions pour 26 millions de dollars, correspondant à 20.000 tonnes de laines alors que les besoins totaux sont évalués à 120.000 ou 140.000 tonnes, selon que l'on se contente d'égaler le niveau de production de 1938 ou que l'on vise les objectifs du plan Monnet. L'opération se complique du fait que les Etats-Unis, n'étant pas vendeurs de laines, envisagent avec une certaine répugnance la fourniture de dollars pour des achats effectués dans d'autres pays que le leur. Même dans l'industrie cotonnière le problème n'est pas simple, car si les usines spécialisées dans la fabrication du « gros numéro » s'approvisionnent aux Etats-Unis, les entreprises fabriquant le « fin numéro », elles, ne trouvent leur matière première qu'en Egypte. De même, les industriels du lin, dont la situation est, au reste, paradoxale, sont tenus de payer en francs belges une matière première produite en abondance chez nous, mais qui transite en Belgique pour y être rouie et teillie. Enfin il n'est pas jusqu'aux fibres artificielles qui ne dépendent des importations de pâtes de bois des pays nordiques. Quant au jute, son importation, pratiquement suspendue pendant toute la guerre, se heurte non seulement à la pénurie des devises, mais

Brebis entravée pour permettre la récupération de la laine.

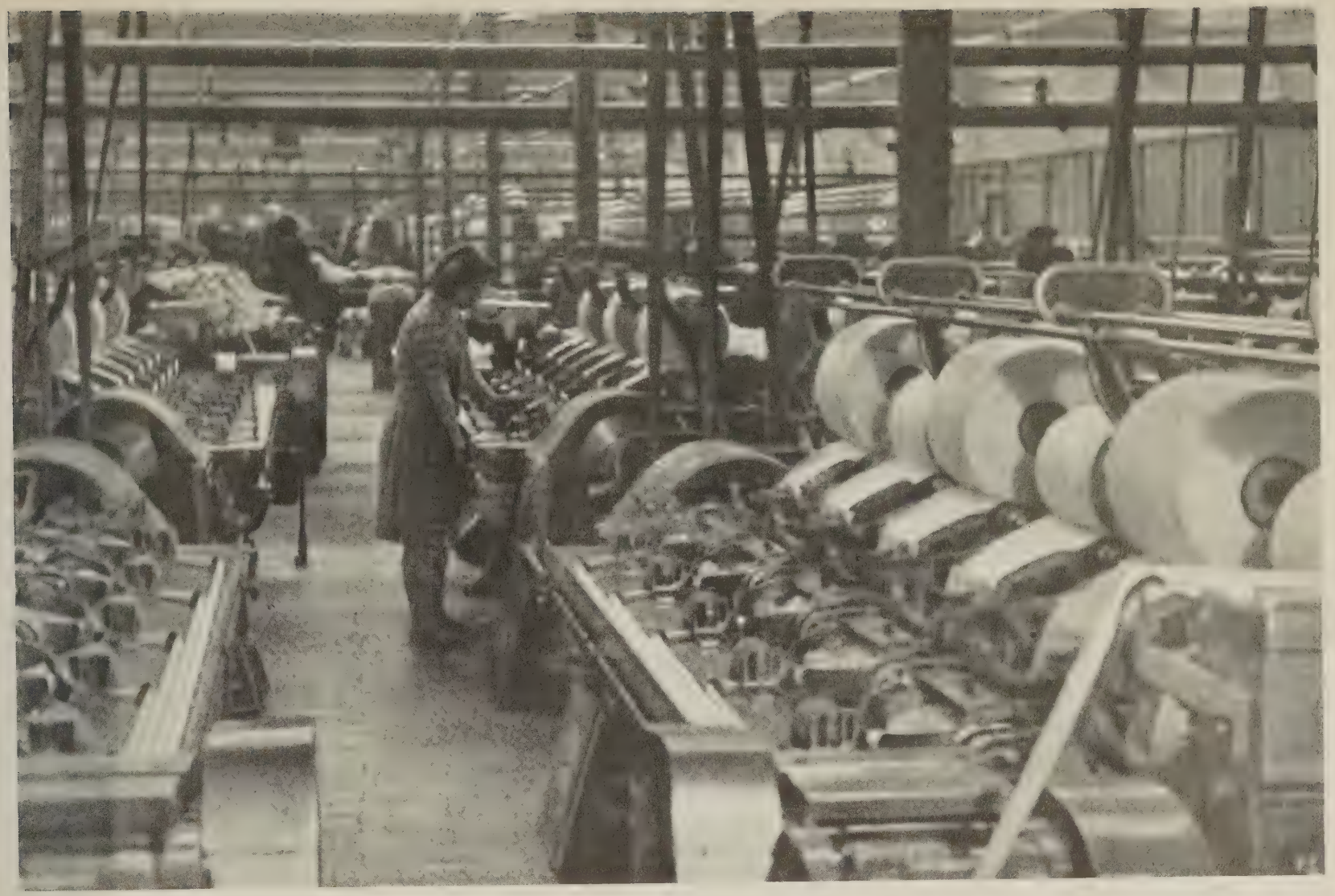
Mazamet, capitale mondiale du délainage, a traité l'an dernier 40.000 tonnes de peaux ; elle en traitait 55.000 tonnes avant la guerre.

La préparation bien faite conditionne la qualité de la fabrication.



Le rentrage des fils dans les lames, opération annexe du tissage.

Des ouvriers expérimentés assistés d'apprentis sont indispensables pour certaines opérations. Caractère artisanal ? Mais aussi gage de qualité



LES GROSSES UNITÉS DE PRODUCTION EMPLOIENT DES MILLIERS D'OUVRIERS ET COMPORTENT DES HALLS S'ÉTENDANT PARFOIS SUR PLUSIEURS HECTARES.

à des obstacles provenant de la conjoncture actuelle aux Indes. Seule l'industrie du genêt possède un approvisionnement purement national, ce qui lui donne des titres sérieux à notre attention. Malheureusement, elle est de création trop récente pour prendre tout de suite une part importante dans la production et suppléer la pénurie des autres textiles.

## LA MODERNISATION

L'exportation, dont le rôle est primordial, comme on l'a vu, puisqu'elle commande l'importation, pose les problèmes de qualité et de prix de revient. Ceux-ci ne peuvent être résolus de façon satisfaisante que par la modernisation de l'équipement textile. Les industriels les plus prudents s'en sont préoccupés depuis plusieurs années. J'ai rencontré dans l'Est et dans le Nord des propriétaires ou administrateurs d'usines qui dès 1942 avaient passé des commandes de matériel aux Etats-Unis. Ils tirent aujourd'hui profit de cette anticipation, qui pouvait, à l'époque, paraître osée. Les délais de livraison imposés par les constructeurs de machines, qu'ils soient américains, anglais, suisses ou français, sont, en effet, très longs, de l'ordre de trois à cinq ans. Les investissements requis sont considérables, car dès maintenant la concurrence est âpre sur les marchés internationaux. Dans l'Est, dans le Nord, dans le Midi, un gros effort a été fait déjà sur le plan des entreprises. Sur le plan de la profession, un travail sérieux de documentation, d'études techniques, de normalisation, de propagande se poursuit avec succès.

Mais la modernisation ne doit pas se borner à l'équipement matériel. Le rendement est fonction de la qualité de la main-d'œuvre, de son sort et du climat social au moins autant que des machines dont elle assure la surveillance. Le textile est peut-être l'industrie qui a le mieux compris ses responsabilités à cet égard. La nécessité de retrouver rapidement après la libération les effectifs de 1938 — en 1945 ils atteignaient à peine le quart des effectifs d'avant guerre — l'a conduit à se pencher sur les questions d'apprentissage, de logement, d'aide morale et matérielle aux familles ouvrières, de stabilité de l'emploi et de participation des ouvriers à la gestion des entreprises. Certains de ces problèmes n'ont pas été abordés avec enthousiasme par l'ensemble du patronat. Il est cependant juste de porter à son actif une bonne volonté qui s'est traduite par des propositions tendant, notamment, à constituer un conseil national économique de la profession composé par tiers d'employeurs, de cadres et d'ouvriers. Ce conseil aurait un triple rôle d'information, de décision et de contrôle. En matière de décision, le conseil statuerait sur la création d'entreprises nouvelles, sur le développement des entreprises existantes et encouragerait le progrès de la profession par l'amélioration du matériel et la création de débouchés nouveaux. Il y a là incontestablement une tendance progressiste intéressante et la marque d'une volonté d'adaptation aux « coordonnées » de notre temps. Mais celui-ci contient bien des inconnues qui dépassent le cadre d'une profession.

Le textile n'a pas l'ambition d'aller au delà de cette règle d'or qui consiste à « faire son métier » le mieux possible. N'est-ce pas toute la philosophie de Candide : cultiver son jardin ?

## LE DÉLAINAGE

Un mouton mort ne vaut pas un mouton vivant ; mais un mouton mort vaut mieux que rien. De cette simple vérité que les délicats trouveraient macabre est née une industrie de délainage dont le chiffre d'affaires n'atteint pas moins d'une dizaine de milliards de francs par an.

L'histoire du délainage s'identifie avec celle d'une petite ville de 15.000 habitants : Mazamet. Il est déjà assez singulier qu'une fabrication ait son siège dans un seul centre, cela se voit souvent dans les débuts, dans la période de tâtonnements ou de l'artisanat. Il est rare que son essor et son passage au stade industriel ne s'accompagnent pas d'une dispersion. Au surplus, les circonstances mêmes de ce développement sont curieuses et méritent d'être contées.

Jusqu'aux dernières années du XIX[e] siècle, Mazamet était connu pour sa fabrication de bure, dont la réputation était au reste aussi grande que l'était celle du drap d'Elbeuf ou de Reims, mais qui était produite en faible quantité du fait de la rareté relative de la matière première, constituée par la laine des moutons des Causses.

## UN VOYAGE HEUREUX

Il y a une soixantaine d'années, le fils d'un industriel de Mazamet partit pour l'Argentine. A Buenos-Aires, deux choses retinrent son attention : l'abondance du cheptel ovin et la fréquence des épidémies qui ravageaient les troupeaux. Les cadavres étaient enfouis sans nul souci de la laine ni de la peau. Notre Mazamétain acheta pour une somme dérisoire, et à la grande satisfaction des Argentins, quelques milliers de moutons morts, chargea un plein voilier de peaux non délainées et envoya le tout à son père.

« Je ne sais, écrivit-il à celui-ci, ce que cette tentative peut donner, elle est peu dispendieuse et il m'a paru intéressant de la faire. »

Ce fut une magnifique réussite. Pour son auteur, et aussi pour Mazamet et toute une région naturellement pauvre, mais industrieuse et volontaire.

Le mélange des laines exotiques avec les laines indigènes fournit un produit excellent. L'importation continua donc et augmenta de telle sorte que le marché régional fut bientôt saturé. On chercha d'autres débouchés nationaux. La Normandie, le Nord, l'Alsace ne tardèrent pas à devenir de bons clients. Mais la production de délainage mazamétain ne cessait de croître. Débordant le marché national, elle démarcha à l'étranger : elle y eut le même succès. Elle a aujourd'hui un renom mondial.

Or tout, en somme, semble desservir Mazamet. Sa situation géographique est médiocre. Ses communications avec le reste de la région sont difficiles, son

éloignement de la côte ne la prédispose aucunement au commerce avec l'étranger. Seuls deux facteurs jouaient en faveur de la petite ville : la pureté exceptionnelle de l'eau provenant des montagnes voisines et la qualité de l'élément humain.

On ne saurait sous-estimer l'importance du premier facteur. D'autres villes se sont essayées au délainage, sans grand succès. Leurs rivières ne possédaient pas les vertus nécessaires. Castres, à 18 kilomètres de Mazamet, bénéficiant, semble-t-il, de conditions hydrologiques semblables, a échoué : les eaux de l'Agout ne lavent pas comme celles des torrents de la région mazamétaine, la Thoré et l'Arnett.

La part de l'homme est considérable dans un tel succès. Mazamet a réellement tiré le meilleur de ses chances naturelles, qui étaient faibles. Il n'a pu le faire que grâce au travail de ses habitants et à leur esprit d'entreprise. Aujourd'hui 2.500 ouvriers sont employés au délainage. 100.000 peaux de mouton sont traitées chaque jour, représentant 75 % de la production mondiale.

## LA FABRICATION

La matière première arrive d'Australie, du Cap, de Buenos-Aires, de Montevideo. Elle est plongée pendant vingt-quatre heures dans des bassins alimentés par une des deux rivières privilégiées. Puis les peaux sont « sabrées ». Jadis cette opération, dont le but est de procéder à un premier nettoyage de la laine, s'effectuait réellement au sabre. Actuellement le « sabrage » est fait mécaniquement. Les peaux sabrées sont remises à tremper pour une durée variable suivant la température extérieure : quarante-huit heures en hiver, vingt-quatre heures en été. Elles sont ensuite suspendues dans des étuves, où on les laisse fermenter pendant cinq à six jours en hiver, quarante-huit heures en été. Ce délai dépend d'ailleurs non seulement de la saison, mais aussi des provenances des peaux, de leur état. Les peaux sont alors prêtes pour le « pelage », qui se fait de plus en plus à la machine.

La laine est mise dans des compresseurs, sortes d'essoreuses, où commence le séchage. Celui-ci se poursuit dans des calorifères à grille. Le courant d'air chaud qui la traverse est envoyé dans les pièces voisines où ont été placés les « cuirots » (peaux délainées). Les « cuirots », séchés puis classés suivant leur taille et leur quantité, sont vendus aux mégissiers, qui les tanneront et en feront de la basane, utilisée par l'industrie de la chaussure pour la majeure part.

Dès ce moment la laine ainsi nettoyée et séchée, « lavée à dos », peut être mise en vente, certains industriels se chargeant eux-mêmes des opérations ultérieures, indispensables pour obtenir un produit parfait. En général, cependant, ce sont les délaineurs qui poursuivent le traitement jusqu'au stade du « lavage à fond ». Dans ce cas la laine à dos est remise, avec d'autres « laines mères », tondues, de France ou de l'étranger, dans une série de bacs contenant de l'eau chaude, du savon et de la soude. Des fourches mécaniques la malaxent et la poussent d'un bac à l'autre. La solution des bacs est différente selon la provenance des laines et leurs propriétés. Entre chaque bac sont placés des compresseurs qui essorent la laine. Le lavage se fait ainsi dans quatre bassins successifs, et dans un cinquième la laine est rincée dans l'eau pure avant d'être envoyée dans les séchoirs, puis dans les magasins où on l'étend par couches de 50 à 60 centimètres d'épaisseur que l'on arrose à plusieurs reprises afin de la faire blanchir et de lui rendre sa souplesse naturelle.

Cette laine, « lavée à fond » et débarrassée du suint, de la terre et de la plupart des autres impuretés qu'elle contenait à l'origine, n'est cependant pas considérée comme un produit achevé. Il reste à brûler les matières végétales, charbons ou brindilles de paille qui s'accrochent au poil. Ce sera la tâche du « carbonisage ». La laine est placée de deux à cinq heures dans des bacs à solution acide (3 degrés à 9 degrés Baumé suivant la quantité plus ou moins grande de résidus végétaux). De là elle passe dans des essoreuses, puis à nouveau dans les séchoirs avant d'être soumise au carbonisage proprement dit. La machine à carboniser, fonctionnant à une température de 100 degrés, brûle les matières végétales en laissant la laine intacte. Un broyeur la débarrasse des cendres. Enfin, dernière opération, la laine ainsi lavée, blanchie, essorée, séchée à maintes reprises est mise une dernière fois dans des bassins à solution de savon et de carbonate de soude pour y être « désacidée ».

C'est alors un produit impeccable et neigeux que l'on presse pour en former des balles de 250 à 300 kilos, qui seront expédiées aux filatures et aux tissages.

## LES DIFFICULTÉS DE L'APRÈS-GUERRE

La guerre a porté un coup sensible au délainage. Les importations n'ont pas retrouvé depuis la fin des hostilités leurs chiffres de jadis. Au lieu des 50.000 à 55.000 tonnes de peaux que traitaient avant 1939 les délaineurs de Mazamet, ceux-ci ont travaillé l'an dernier 40.000 tonnes.

L'élévation des prix, les difficultés de transport et la pénurie des devises nécessaires aux achats de matières premières à l'étranger expliquent cet état de choses. Le kilo de laine lavée à fond, qui valait, en 1938, 20 francs, atteint couramment 400 francs. Le type « terme » (c'est-à-dire la qualité traitée au marché à terme), dont le prix était de 25 francs, est monté à 538 francs. La demande s'en ressent fatalement.

Pourtant, le marché intérieur étant aujourd'hui normalement alimenté à peu près comme avant guerre, les délainiers mazamétains recommencent à chercher des débouchés extérieurs. Ceux-ci absorbaient jadis 55 % de leur production, l'Angleterre venant largement en tête avec 40 %. 15 % étaient expédiés dans toutes les parties du monde (Italie, Russie, Pologne, Allemagne, Autriche-Hongrie, etc.), 30 % étaient absorbés par le centre textile Mazamet-Castres-La Bastide-Lavelanet, 10 % enfin allaient à Roubaix-Tourcoing.

Les exportations ont repris avec l'Angleterre ; mais bien des difficultés subsistent. Les industriels se plaignent généralement de l'insuffisance des devises qui leur sont accordées pour leurs achats de matières premières. Le plan d'importation pour 1948, tardivement établi, a empêché jusqu'à présent les achats. Le stock actuel permet aux délainiers de travailler au ralenti. Après sera-ce le chômage ? Beaucoup le redoutent.

Photographies *France-Illustration* (Alexandra).

L'ÉQUIPEMENT INDUSTRIEL MODERNE PERMET LE TISSAGE RAPIDE.

PAYSAGE SYMBOLIQUE DANS UN DES GRANDS CENTRES FRANÇAIS DU TEXTILE.

« Le Minotaure » de Rodin, offert a Mallarmé.

# SUR « L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE », DE STÉPHANE MALLARMÉ

Par Henri MONDOR
de l'Académie française

*Voilà cinquante ans, le 9 septembre 1898, Stéphane Mallarmé succombait brusquement dans sa retraite de Valvins. La veille, inquiété par une terrible crise d'étouffements, le poète avait commencé la rédaction d'un testament intime à l'adresse de celles qu'il chérissait tendrement, sa femme et sa fille Geneviève, lorsqu'un nouveau spasme fit s'échapper de ses mains une plume qu'il ne devait plus reprendre. Le 9 septembre au matin, tandis que son médecin lui inspectait la gorge, le malade s'écroulait, emporté par l'implacable mal.*

*Ces ultimes lignes du poète, que nous reproduisons avec quelques autographes inédits, nous en devons la communication à l'obligeance d'Henri Mondor.*

*Le professeur Mondor, dont on sait la ferveur de piété mallarméenne, a bien voulu nous donner sur la genèse du poème* l'Après-midi d'un faune, *qui devait inspirer à Claude Debussy l'un des chefs-d'œuvre de la musique française moderne, un éclaircissement précieux.*

Grace aux mille confidences dont s'amuse ou s'afflige, en toute spontanéité, une abondante correspondance de jeunesse entre Stéphane Mallarmé et trois ou quatre de ses amis, nous avons pu, il y a plusieurs années, faire connaître les décors successifs et quelques-uns des curieux obstacles parmi lesquels le poète, entre sa vingt-troisième et sa trente-quatrième année, songea à entreprendre *l'Après-midi d'un faune,* s'appliqua patiemment à embellir ce poème et, après d'importuns délais et une sérieuse évolution, fit enfin comme s'il le jugeait terminé.

Celui de ses écrits qui devait, semble-t-il, lui valoir la gloire la moins longtemps marchandée et la moins circonscrite fut d'abord envisagé par Mallarmé comme un simple délassement, une sorte d'impulsion printanière. Mais des barrages variés, presque incroyables et finalement heureux détournèrent longtemps des éditeurs et du public ces vers sans doute inattendus.

Dans l'histoire accidentée de cette églogue célèbre, on voit avec une clarté particulière s'exercer sans aucune abdication les facultés de rebondissement d'une âme en apparence timide, vulnérable, en réalité magnanime, persévérante, fortement concertée. On discerne en outre, à regarder l'œuvre s'édifier, ce que dictait de modestie et imposait de perfectibilité à une intelligence jaillissante et aisément supérieure aux autres une volonté d'application qui, malgré l'adversité, sut se révéler moins souvent chagrine qu'ardente ou farouche. C'est par là, au cours d'une vie peu remuante, au creux d'une intimité assez complètement préservée, parmi des vicissitudes dérisoires, amères ou incommodes, mais presque toujours simplifiées par la pudeur mieux que par l'habileté, qu'une discernable grandeur encadra les incertains préparatifs et le minutieux achèvement d'une des œuvres poétiques importantes du XIX^e^ siècle. Œuvre essentielle même, non seulement par ce qu'elle apportait d'intense et à la fois de profond et de fluide, mais aussi par la place qu'elle allait prendre, au regard des moins étonnés, dans la quintessence du lyrisme en général et la production totale de l'auteur.

En une sous-préfecture du Vivarais où, pendant les jours déprimés du trop sensible jeune écrivain, l'aigreur du vent et la narquoise sérénité de l'azur lui paraissaient tour à tour presque également implacables. Stéphane Mallarmé enseignait aux élèves du lycée, depuis deux ans, sans vocation didactique, sans zèle simulé et, par malheur, sans reposante résignation, des rudiments d'anglais.

A cette époque, il souffrait de ne pas très bien savoir associer ou au moins faire alterner les obligations, le formalisme de l'indispensable profession et les aspirations, les concentrations de l'artiste rigoureux qu'il tenait avant tout à devenir. Une orgueilleuse discipline ou quelque incorruptible respect de soi-même ne lui permettait, d'autre part, aucun des travaux littéraires qui lui eussent vite valu de la notoriété et des avantages. Il craignait que ce qui lui semblait facile le fût pour tous et décrétait indignes des autres les disparates improvisations des premiers moments de l'enthousiasme. Il ne recherchait pas un grand nombre de lecteurs et ne trouvait aucun attrait à une réussite qui n'eût pu s'étendre qu'en l'orientant vers les médiocres ; mais il imaginait sans peine des esprits sourcilleux, avertis par leur prédilection, armés par leur culture, déliés par leur finesse, accomplis par leur assiduité, pour lesquels s'efforcer valait la peine et deviendrait la tâche absorbante et voluptueuse de toute sa vie. On avait tant entendu, pendant quarante ans, ceux qui avaient brigué la prééminence en littérature et voulu régner non sans ostentation, effusion et grandiloquence, que des intentions moins empanachées, des images moins fulgurantes, un sublime presque secret, un goût mieux surveillé pouvaient solliciter de jeunes esprits rassasiés d'une parade lyrique un peu trop pompeuse.

Une page de La Bruyère que termine la phrase qui suit était alors une récitation et une citation favorites de Mallarmé : « Si l'on jette quelque profondeur dans certains écrits, si l'on affecte une finesse de tour et quelquefois une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion que l'on a de ses lecteurs. »

Mais les similitudes et platitudes de l'expression chez beaucoup d'écrivains parurent tôt à Mallarmé la conséquence d'une oisiveté qui ne témoignait pas uniquement de l'opinion rabaissante qu'ils se faisaient de leur art.

STÉPHANE MALLARMÉ A CINQUANTE ANS. Phot. Nadar.

Quand on rêve de « solitude prométhéenne » et de quelques œuvres de haute indépendance, la fidélité aux ponctualités de l'enseignement secondaire, si l'on n'a pas d'aptitude pour la simplification des devoirs, peut contrarier et entraver. Aussi Mallarmé imputait-il volontiers à la turbulence cruelle des écoliers, à l'incorrigible rustauderie de quelques-uns d'entre eux, aux déboires de l'inconfort provincial ou de la pauvreté un dégoût et une humeur morose qu'il jugeait, à certains moments, stérilisants.

D'autre part, il n'avait pas cette heureuse disposition de certains esprits qui ne cessent de se rassurer et de se raffermir par la satisfaction invariable que leur donnent leurs œuvres successives. Au contraire, il se détachait assez nettement, à cette époque, de ce qu'il avait fait jusque-là pour se croire très changé depuis ses efforts initiaux, y reconnaître à peine son propre passé et aspirer impatiemment à d'autres expériences. A Sens, à Londres, à Tournon, entre vingt et vingt-deux ans, il avait terminé quelques poèmes émus, diaphanes, chantants, que de rares amateurs avaient goûtés et qui devaient rester, pour les temps et lecteurs à venir, la première étape, parfois la seule, des initiations mallarméennes sincères et timides. Il avait, vers 1864, une telle certitude de s'être déjà dépassé que les compliments que ses amis lui adressaient sur *le Guignon, Apparition, Placet futile, le Pitre châtié* lui semblaient témoigner d'une ignorance de ses aspirations récentes et ne le touchaient plus. Il pensait à certaines audacieuses possibilités, ne doutait que rarement de pouvoir les réaliser, mais se sentait asservi par les invariables corvées du métier et de l'indigence.

Le poète s'en prenait donc au professeur et distinguait ce qui n'était au lycée, pour son cerveau avide de beauté et d'innovation, qu'un labeur secondaire et poussif et, au contraire, ce qui eût pu être chez lui, à sa table, avec les alternatives prévisibles de l'accablement et de l'allégresse, une indépendance mieux assurée et un dessein de visée éternelle.

Bien des critiques curieux de catégories ou de lignées et d'autres inspirés par la désobligeance ou la dépréciation plutôt que par les doctrines et les écoles se sont principalement demandé, devant *l'Après-midi d'un faune,* par quelles lectures, contemplations ou réminiscences Stéphane Mallarmé avait été amené à accueillir la première idée de ce poème, puis par quelle émulation de lyrisme, d'impudeur ou de symbolisme il avait envisagé pour son héros libertin une conquête féminine instantanément, mieux encore, simultanément double. Pour d'autres chroniqueurs, il ne parut pas moins piquant, dans les malices et les délices d'un rapt de nymphes aussi avantagé que celui que Mallarmé, par son chant, devait perpétuer, de voir supporter avec adresse, par le faune ou son inspirateur, la désinvolture ou les échauffements d'une candeur et d'un cynisme d'emblée associés, puis assez vite dégrisés.

Lorsque l'auteur, plus soucieux de créer, de se perfectionner que de se contempler et de se peindre, n'a pas pris soin de laisser, sur ce point précis, les renseignements principaux, il n'est pas aussi facile que certains ont paru ou voulu le croire de se hasarder parmi les origines obscures d'une œuvre d'art et les énigmes de son inspiration originelle.

Parmi ceux qui s'occupèrent de ce problème limité : les sources de *l'Après-midi d'un faune,* beaucoup ont surtout retenu l'influence sur le jeune professeur de Tournon de l'œuvre riante, plaisante de Théodore de Banville, d'autres la leste anecdote du tableau d'un peintre du XVIII[e] siècle ou encore, avec moins d'entrain et de vraisemblance, l'image de deux jeunes Indiennes dans Chateaubriand, le souvenir de l'*Endymion* de Keats, du *Satyre* de Victor Hugo, de quelques lignes de Schiller ou de Novalis...

Avant de se pencher sur les souvenirs poétiques de l'auteur dignes de l'avoir orienté et sur le détail de ses lectures, il nous paraît important, tout en rejetant les contestations laconiques, de s'attaquer à une légende attrayante mais sans doute abusive.

C'est Albert Thibaudet, dans son livre de défricheur authentique, *la Poésie de Stéphane Mallarmé,* qui a le plus facilement admis l'influence du tableau de Boucher que le poète, au temps brouillé de sa misère et de ses fiançailles, aurait peut-être admiré à Londres en 1863 à la National Gallery, et au centre duquel un faune, rôdeur bien inspiré, découvre, aux bras l'une de l'autre, deux jeunes filles fort peu endormies. Malgré leur âge tendre et leurs joues d'enfants, elles sont riches de charmes et d'appas en quelque sorte débonnaires, semblent nonchalamment et réciproquement les découvrir, les comparant avec lenteur ou langueur, au moment précis où elles se montrent à peine surprises de voir survenir, dans l'ombre, celui dont le visage, sans aucune spiritualité et sans hypocrisie, luit déjà et halète de convoitise.

Guidé par deux amours ailés, dont l'un est porteur d'une torche et d'une seule flèche sans doute infaillible, le robuste agresseur rampe à travers les hautes herbes et les fleurs à la rencontre des adolescentes dodues dont les jeux feignent moins l'innocence que l'ingénuité. Celle dont on voit, au premier plan, le dos à la fois charnu et gracieux est brune ; celle qui fait voir ses seins et son ventre parfaits est blonde. Elles ne songent apparemment ni à fuir, ni à mimer la frayeur ou l'effarouchement, ni à se pressentir ou se déclarer rivales. Sans trop avoir à les désunir, l'insidieux conquérant, dont les muscles sont prêts, pourra jouir tout à l'aise d'un accueil qui n'a même pas troublé la calme effronterie des jeunes aventurières.

Aucune dispersion ne semble imminente. Aucun effroi, attendri ou attirant. Le groupe est harmonieusement formé de trois jeunes corps inégalement embrasés par les feux de la saison ou ceux d'une impatience heureuse. Il n'est pas certain que deux nymphes soient là pour donner prise plus symétrique au goulu. On croirait plutôt que leurs séduisantes inexpériences n'ont été réunies que pour leur permettre de mieux faire semblant, d'abord, de ne rien craindre ou deviner. Il y a très peu d'esprit dans l'affaire, mais de la félicité et des ondulations distraites ou préparatoires.

Quel dommage pour l'amusante hypothèse de Thibaudet et l'affirmation de moins en moins indécise de ses imitateurs que les conservateurs du musée anglais indiquent, ces jours-ci encore, comme date d'entrée à la National Gallery de ce voluptueux tableau susceptible, certes, d'intriguer un poète et même de l'inspirer, l'année 1880 : c'est-à-dire dix-sept ans après le séjour londonien du jeune rêveur et quinze ans après le choix de son sujet ! Les conservateurs ne semblent avoir connu pour cette toile, avant cette consécration, aucun affichage public à Londres. Le tableau de Boucher aurait été « proposé » au musée par M[me] R. Hob... Quelque image existait-elle qui eût pu, entre les mains de Mallarmé étudiant, l'instruire de la composition du tableau ?

Les conclusions concernant la recherche des antécédents essentiels des œuvres notables sont loin, dans l'histoire des lettres, d'être toujours sans arbitraire. L'accent même de ceux qui se plaisent à désigner les lectures agissantes ou les emprunts plus ou moins déguisés de l'auteur envisagé n'avertit que rarement des remarques qu'il faudrait simplement appeler conjectures et, en revanche, des clartés pouvant être jugées probantes. Parfois l'invraisemblance de l'affirmation a, d'emblée, l'impudence ou la naïveté d'une erreur massive. D'autres fois elle abuse assez longtemps. Mais si ce jeu de l'enquête, dispersé par nécessité, a ses pièges, ses attrapes, il a ses récompenses et même ses entraînements. Il faut peu de temps, en effet, et un minimum de subtilité pour aboutir à des documents en apparence utilisables. La fouille, au milieu d'eux, dût-elle s'égarer, n'est pas sans enrichir le chercheur de quelques perles et l'inviter à de profitables étonnements.

CI-CONTRE, DE HAUT EN BAS : UNE PAGE DU MANUSCRIT, PREMIER ÉTAT, DE « L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE ». — L'UN DES QUATRAINS POSTAUX DONT MALLARMÉ FAISAIT USAGE ET QUI JAMAIS NE MANQUÈRENT LEUR DESTINATAIRE. — UNE PAGE BROUILLON DU TESTAMENT QUE LE POÈTE, FRAPPÉ PAR LA CRISE, NE PUT TERMINER. — LES DERNIÈRES LIGNES ÉCRITES PAR STÉPHANE MALLARMÉ, QUI CROYAIT POUVOIR METTRE AU NET CE TESTAMENT.

« PAN ET SYRINX », TABLEAU DE BOUCHER. National Gallery de Londres.

Monologues d'un Faune.

(Un faune, assis, laisse de l'un à de l'autre de ses bras s'enfuir deux nymphes.

Il se lève.)

J'avais des nymphes!
bot. ce mi songe? Non: le clair
Rubis des seins levés embrase encore l'air
Immobile.

(Respirant.)

ce je hais les soupirs.

(Frappant du pied.)

Qu'ils sont-elles!

(Invoquant le décor.)

O feuillage, si tu protèges, ces secrètes,
Rends les noir, par ton ciel qui gonfle tes ramures
Lubiles, (je languis encore des bras mauves!)
Et par la nudité des roses, ô feuillage!

Rien.

(A grands pas.)

Je les veux!

(S'arrêtant)

Mais si le beau faune

Lundi 3 septembre 1894

Mardi, Mardi

Le spectre terrible d'i[illegible]
Lubi tant à l'heure, peut le
répandre s'impatienta grand
et mauve rais en de mais, Mlay
vous ne vous

# LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

## Vipère au poing

J'ATTENDS en général que les gens qui font métier de distribuer des prix aient trié les jeunes romanciers avant de chercher moi-même dans leur foule s'il en est qui soient au-dessus du médiocre. Cet exercice, trop souvent décourageant, se pratique en général dans les derniers mois de l'année. Si je devance, cette saison, pour dire un mot du premier livre d'un jeune écrivain, ce n'est pas seulement que ce livre, *Vipère au poing* (Grasset), depuis quelques semaines, a déjà fait parler de lui. C'est que son auteur m'intéresse, et il s'agit ici d'intérêt humain plus encore que littéraire. Il y a là un garçon qui ne m'est pas indifférent. Peut-être qu'après tout, si nous nous rencontrions (et si j'étais doué de force physique), aimerais-je à échanger avec lui quelques bons coups de poing plutôt que de vaines paroles. Oui, si je n'étais pas écrivain, mais boxeur, je cognerais volontiers sur cette mauvaise tête, je voudrais faire l'épreuve directe de ce qu'il y a de force dans sa rage, voir de près si elle est aussi digne de forcer l'estime qu'il apparaît quand on a lu le livre qu'elle a produit.

Voilà, pensez-vous, un étrange exorde, une façon insolite de commencer la critique du livre d'un jeune inconnu. Vous serez moins étonnés peut-être quand je vous aurai dit quelques mots du livre et de l'écrivain. L'un et l'autre ne se laissent pas séparer.

M. Hervé Bazin est le petit-neveu de René Bazin. Il ne nous le dit pas. Mais il y a toutes raisons de penser que la part de l'autobiographie est considérable dans le roman d'un enfant, qu'il écrit à la première personne sous le nom de Jean Rezean. Or, ce Jean Rezean, dès les premières pages de ses souvenirs d'enfance, évoque en ces termes un grand-oncle qu'il appelle René Rezean :

« Qui ne connaît René Rezean, ce petit homme moustachu qui brandit à bout de bras le drapeau de l'arrière-garde bournisienne, ce génie largement répandu dans les distributions de prix des écoles chrétiennes ? Tenez-vous bien et respectez-moi, car c'est mon grand-oncle. Le retour à la terre, le retour de l'Alsace, le retour aux tourelles, le retour à la foi, l'éternel retour ! Non, vous n'avez pas oublié ce programme. C'est lui « la brosse à reluire » de la famille », c'est lui le grand homme, né trop tard pour s'engager dans les zouaves pontificaux, mort trop tôt pour connaître les saints triomphes du M. R. P., mais glorieusement à cheval sur tous les grands dadas de l'entre-trois-guerres. C'est lui, commandeur de Saint-Grégoire et signataire d'excellents contrats d'éditions pieuses, qui sut asseoir la renommée des Rezean jusque dans ce fauteuil de l'Académie française, où il se cala... »

J'abrège la citation, déjà longue. Elle suffit à montrer, d'abord, que ce René Rezean est l'image transparente de René Bazin, ensuite, dans quels termes son petit-neveu parle de lui, de sa famille, de son milieu.

Avant d'aller plus loin, je tiens à dire, d'ailleurs, qu'il y a une légende inique à faire passer René Bazin pour un écrivain niais et ridicule. La littérature bien pensante est généralement haïssable, car ses vertueuses apparences servent à la fois à couvrir une médiocrité outrageuse et une certaine dose d'hypocrisie. Mais René Bazin, lui, avait le don d'écrire un français limpide. D'une limpidité naïve sans doute, comme son âme, qui imaginait un monde où le mal n'eût pas existé. Du moins, cette âme pure et sincère était-elle celle d'un écrivain digne de ce nom. Le respect des valeurs littéraires exige au moins qu'on le distingue de la confrérie des cacographes de bénitier.

Cela dit, qui sera surpris que le petit-neveu d'une célébrité académique réagisse contre tout un rituel et tout un cérémonial en envoyant au diable le grand-oncle et bonne Perrette, le bicorne, la famille, les traditions et tout ce qui s'ensuit ? Que le neveu Bazin lise plus volontiers telle feuille de gauche que telle autre de droite, c'est assez normal, et cela ne suffirait pas à lui conférer le caractère qui nous paraît assez attachant. Mais son livre est un acte beaucoup plus grave, dont l'anticonformisme ne constitue guère que le décor et le climat.

Ce roman d'un enfant est le drame d'un jeune garçon engagé dans une lutte à mort contre sa mère. M^me^ Rezean mérite-t-elle, à vrai dire, qu'on lui donne ce nom sacré ? C'est une véritable mégère, et la haine féroce qui monte autour d'elle, c'est elle-même qui en sécrète la source. Est-il possible qu'une femme se fasse l'ennemie de ses enfants à ce point ? Le jeune romancier laisse très bien entrevoir comment une créature qui se croit chrétienne a pu s'engager dans cette action satanique. Dans le ménage où le mari a apporté la gloire d'un nom grand bourgeois, l'argent est venu de la femme. A cette puissance elle ajoute celle de son autorité sur un homme qui est une chiffe. Le double démon de l'orgueil et de l'avarice conduit cette Agrippine de province à assurer son règne par tous les moyens, serait-ce contre les créatures de son propre sang. Elle est aussi monstrueuse de cruauté que de perfidie.

La question qui demeure est celle-ci. Fallait-il que le fils rebelle, qui a soutenu cette lutte contre nature et qui a gagné sur sa mère une horrible victoire, y ajoutât la vengeance d'un livre où l'insulte à la mère est brandie comme un blasphème ? La vérité profonde est que M. Hervé Bazin n'est pas tant déchaîné par un cas monstrueux que par la violation odieuse d'un ordre sacré. Sa nature emportée se fût peut-être aussi bien passionnée pour le sacré. C'est l'imposture qui l'enrage. Il fait dire à son héros au sujet de cette mère indigne : « Elle n'avait surtout presque jamais oublié que sa puissance elle la tirait précisément de son rôle de mère de famille, chargée par Dieu et la société de nous élever selon les meilleurs grands P des principes et bénéficiant, aux yeux du monde, du préjugé favorable accordé à toutes les mères. » S'il y a une excuse au crime d'Oreste, elle est, en effet, dans cette véritable simonie de la dignité maternelle chez la Clytemnestre d'une gentilhommière du Maine-et-Loire. Représentante la plus directe de Dieu auprès de son enfant, elle est responsable de l'imprécation que cet enfant lancera quand il s'écriera à l'adresse de lui-même : « Toute la vie, tu vomiras cette enfance, tu la vomiras à la face de Dieu qui a osé tenter sur toi cette expérience. »

Le secret de ce livre affreux se révèle aux lignes que voici : « J'entre à peine dans la vie et, grâce à toi, je ne crois plus à rien ni à personne. *Celui qui n'a pas cru en mon Père, celui-là n'entrera pas dans le royaume des cieux.* Celui qui n'a pas crû en sa mère, celui-là n'entrera pas dans le royaume de la terre. Toute foi me semble une duperie, toute autorité un fléau, toute tendresse un calcul (...) Aimer, c'est s'abdiquer. Haïr, c'est s'affirmer. Je suis, je vis, j'attaque, je détruis (...) Merci, ma mère! Je suis celui qui marche, une vipère au poing. »

Je ne me flatte pas de porter un jugement sur un tel livre. On a parlé, non sans raison, de courage à son sujet. Ç'eût été sans doute un courage plus noble de taire cette colère plutôt que de la crier. Et cette noblesse eût alors été mieux maîtresse de la vérité si frénétiquement poursuivie. Mais pour donner une telle leçon il faudrait la faire tomber de très haut sur cette âme blessée. M. Hervé Bazin a-t-il l'étoffe de développer une œuvre au delà d'un premier ouvrage dont la haine soutient si vivement l'éclat ? C'est une question qui revient à demander s'il n'y a en lui que désespoir anarchiste ou s'il a le tempérament d'un actif révolutionnaire.

# LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

## Le Charlatan

PAR exception, le titre français *le Charlatan* est aussi adéquat que le titre américain : *l'Impasse des cauchemars* (*Nightmare Alley*). En revanche, peu de spectateurs parmi ceux qui verront le film se douteront qu'il constitue l'adaptation d'un des plus curieux romans américains qui soient. Si je ne me trompe, c'est la première œuvre de William Landsay Gresham. Son roman, dont une bonne traduction vient de paraître chez Julliard, reflète quelques-unes de ses expériences personnelles. La transposition de celles-ci à l'écran soulevait de délicats problèmes, et l'on n'oserait prétendre qu'ils ont été résolus d'une manière satisfaisante.

Les forains ont toujours constitué un milieu photogénique, comme si le cinéma acquittait ainsi une dette de reconnaissance envers ceux qui l'avaient pris en charge à sa naissance. Le metteur en scène Edmund Goulding (qui possède, entre autres, à son actif *Victoire sur la nuit* et *Nous ne sommes pas seuls* et à son passif les affreux remakes de *la Patrouille de l'aube* et de *Tessa*) n'a pas songé à renouveler ce poncif et n'en a même pas tiré le pittoresque traditionnel. Il a dû être gêné par le fait que le romancier avait escamoté dans son récit les éléments banaux pour insister sur d'autres qu'il n'était pas possible de représenter à l'écran. Par exemple, l'attraction que constitue l'homme-vampire qui tranche avec ses dents la tête d'un poulet vivant. Par malheur disparaît ainsi un des ressorts essentiels de l'intrigue : la dégradation à laquelle l'alcoolisme peut mener l'homme.

Pour les mêmes raisons, le film a délibérément négligé la carrière amoureuse du protagoniste, son activité de faux médium et surtout le fait qu'il devient authentiquement ministre d'une de ces petites religions comme il en abonde aux Etats-Unis, ce qui ne les empêche pas d'être officiellement reconnues et de valoir à leurs pasteurs la considération due aux prêtres.

Toutefois, le scénariste Jules Furthman n'a pas éludé le thème central de son sujet : obligé d'être constamment en représentation et de mentir sans arrêt, son équilibre mental miné par ses complexes personnels, le charlatan se trouve sans défense quand le destin lui oppose un charlatan encore plus adroit (en l'occurrence une doctoresse psychanalyste, dont la vraisemblance à l'écran est malheureusement ruinée par l'air stupide de l'actrice qui tient ce rôle) et il sombre dans une folie que l'alcoolisme vient encore aggraver.

Au total, le film se trouve n'avoir presque rien conservé de ce qui fait l'intérêt du roman, sans réussir à y substituer un équivalent acceptable. Mais il possède deux mérites qui lui sont propres. D'abord, son interprétation. Tyrone Power, qui n'était jusqu'ici que le plus conventionnel des jeunes premiers, fait une composition remarquable dans le rôle principal. Joan Blondell incarne pour la première fois une femme sur le retour, et cette spirituelle artiste s'y montre émouvante. Enfin, Coleen Gray confirme ses éclatants débuts du *Carrefour de la mort.*

Ensuite, et surtout, sa photographie. Lee Garmes se différencie de ses grands rivaux, Gregg Toland et Rudi Mathé, en ce qu'il est beaucoup moins influencé qu'eux par des modèles picturaux. Il dédaigne les contrastes habituels d'ombre et de lumière, les oppositions entre l'avant et l'arrière-plan, la mise en valeur d'un détail pittoresquement plastique. En revanche, il varie ses effets à l'intérieur d'un même plan, éclairant d'une manière complètement différente un personnage dès que celui-ci se déplace de quelques pas, révélant d'une seconde à l'autre un aspect inattendu de sa physionomie. Surtout, il traite le visage humain d'une manière originale : il se refuse à estomper ses imperfections et lui rend sa singularité au lieu de le réduire à une joliesse de série. Ici, il faut voir le parti qu'il a su tirer du léger empâtement du masque de Joan Blondell et de ses yeux globuleux, tandis que, au contraire, il cernait d'un trait fin et accusé le visage juvénile et triangulaire de Coleen Gray, soulignant sa vivacité de chatte maigre. C'est du très grand art.

ANDRÉ FAGE

Les lecteurs de *France-Illustration* apprendront avec peine la mort de notre collaborateur André Fage, dont ils pouvaient lire chaque semaine dans nos colonnes le compte rendu des grandes ventes publiques.

M. André Fage, qui est décédé brusquement à Marlotte, où il passait ses vacances, était depuis de nombreuses années un habitué de l'Hôtel Drouot, dont il était un des chroniqueurs les plus avertis.

Après avoir fondé au début du siècle *le Nord illustré,* il avait collaboré successivement au *Petit Journal,* à *l'Ami du peuple,* à *Paris-Soir,* au *Monde illustré,* aux *Nouvelles littéraires* ainsi qu'à *l'Aurore* et à *Libération.* Il avait fondé et dirigeait le *Répertoire général des prix des ventes publiques en France* et avait écrit en outre de nombreux ouvrages sur la première guerre mondiale ainsi que *le Collectionneur de peinture moderne,* œuvre qui fait aujourd'hui autorité.

Esprit cultivé et très sensible, il sera regretté par tous ses collègues de l'Hôtel des ventes et de la presse parisienne.

# PETITES CHRONIQUES

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE NAPOLÉONIENNE :

Odette Vienney, *Napoléon et l'industrie française : la crise de 1810-1811,* préface de Marcel Dunan (Plon, 342 pages). « C'est moi qui ai créé l'industrie française », dira Napoléon à Caulaincourt, au retour de la campagne de Russie. Non seulement l'industrie, dit l'auteur, mais toute notre organisation économique moderne. C'est d'ailleurs de Napoléon que date le mot industrie pris dans son acception moderne, après avoir longtemps été employé dans le sens de « savoir-faire ».

L'épopée militaire de l'Empire a rejeté dans l'ombre son œuvre économique : tandis que les armées s'entrechoquaient, des usines se fondaient, des marchands trafiquaient, des spéculateurs faisaient et défaisaient leur fortune. La crise dans laquelle se débat le monde actuel nous amène à reconsidérer le rôle du facteur économique dans le passé. La raréfaction des matières premières consécutive au blocus, les difficultés financières, l'appauvrissement du marché intérieur et européen, telles sont les trois causes de la crise de 1810-1811, dont l'auteur étudie, à la lumière d'une abondante documentation, la genèse et le développement. Cette crise sera l'annonce de la catastrophe finale, incompréhensible sans elle. Elle explique les fluctuations de la politique impériale.

Les géniales conceptions de l'empereur se heurtèrent à l'esprit spéculatif des manufacturiers et à l'indifférence de la bourgeoisie. Elles n'en restent pas moins un de ses titres de gloire. On parle de ce que son règne a coûté à la France ; on oublie ce qu'il a laissé au régime qui l'a renversé. Un des rares grands hommes qui fut, selon le mot de Carlyle, « toute sorte d'hommes ».

L'HELLENISME :

Urbain Mengin, *Comment on pourrait, dans les écoles françaises, écrire et prononcer les textes des poètes que l'on lisait et que l'on écoutait à la belle époque athénienne* (Les Belles Lettres, brochure). La persistance du grec ancien est un phénomène exceptionnel ; sur six mots de grec moderne, quatre datent du temps de Périclès ; un écolier hellène a moins de mal à lire Euripide qu'un écolier français à déchiffrer *la Chanson de Roland.*

Dans une courte mais substantielle brochure, l'auteur nous demande de renoncer à la prononciation dite « érasmienne » et de revenir à celle qui était en vigueur il y a vingt-cinq siècles. Il propose de donner au X antique le son du *ch,* au théta celui du *th* anglais, au phi celui d'un *p* suivi d'une aspiration, etc.

Rien de tout cela n'est bien difficile. Nos écoliers prononceraient Zeous au lieu de Dzeus. L'euphonie y gagnerait et aussi l'exactitude scientifique. Respectons une langue classique qui jouit du privilège inouï de n'être jamais devenue une langue morte.

ALBERT MOUSSET.

*Nous nous excusons vivement auprès de nos lecteurs de devoir ajourner encore, faute de place, la suite du* Courrier de l'aviation *de notre collaborateur Jean Queille, que nous devions passer dans notre numéro du 28 août.*

ENVOYEZ VOS MANUSCRITS LES ED. "REGAIN" PALAIS MIAMI, MONTE-CARLO LES EDITERONT A BONNES CONDITIONS

AVEZ-VOUS LU...

le plus grand succès de la saison ?

Gabriel-Louis Pringué

30 ANS DE DINERS EN VILLE

Première édition épuisée en 25 jours

Nouveau tirage disponible richement illustré, 1.200 noms cités, 300 pages : 600 fr.

*En vente chez votre libraire ou à* ADAM, *4, rue de la Paix, PARIS-2e*

# EXPOSITION INTERNATIONALE DE LA FAÏENCE ANCIENNE PROVENÇALE

La ville de Genève vient de nous procurer le grand plaisir de pouvoir admirer au musée Rath un ensemble merveilleux des anciennes faïences de Provence des XVII[e] et XVIII[e] siècles, provenant du Louvre, du musée de Cluny, des Arts décoratifs, des musées Longchamp, Cantini et du Vieux-Marseille.

Vision éblouissante que celle qui nous est offerte dès l'entrée du musée Rath. Tous les genres connus sont représentés ici, fleurs, insectes, paysages, vues maritimes, poissons, décor aux Chinois à la Pillement, services à la Flèche, à la Hubert Robert et à la Joseph Vernet, bords dorés, palmettes, marli ajouré, sans oublier toute la gamme des pièces de formes, d'une élégance telle qu'elle provoque l'admiration pour le fini de leur exécution.

Moustiers avec son émail inimitable, sa cuisson au grand feu, la noblesse de son décor, depuis l'époque austère du XVII[e] se rapprochant de celle de Marseille, avec aussi un Clérissy comme fondateur, qui devait indiquer au célèbre Olerys la voie à suivre pour produire les petites merveilles en pièces de formes, dont le secret fut rapporté d'Espagne, de la fabrication du duc d'Arenda.

Associé à Laugier, Olerys créa dans le genre de Callot les grotesques. Souvent imité par des fabriques de second ordre, comme Montauban, ou encore repris en période de décadence à Moustiers vers 1830, il perd toute sa valeur artistique.

Fouque, Ferrat, qui imite le Strasbourg, et Féraud nous offrent un ensemble de pièces d'un grand intérêt.

Grâce à M. de Mortreuil en 1860 et à M. Davillier quelques années plus tard on devait redécouvrir la faïence de Marseille et de Moustiers ensevelie au fond des belles demeures provençales, précieusement léguée de père en fils et qui, véritable souvenir de famille, était pieusement conservée. Cette découverte fit pousser des cris d'admiration à des amateurs avisés qui constituèrent les belles collections dont beaucoup ont subi depuis, avec un énorme succès, le feu des enchères. Les grands musées de France et même de l'étranger, puisque nous pouvons admirer les pièces du musée de l'Ariana de Genève, se disputèrent l'honneur de placer dans leurs vitrines les très belles pièces de Marseille et de Moustiers, qui deviennent aujourd'hui de plus en plus rares.

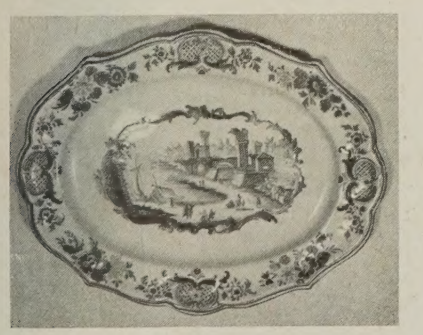
Pour accompagner cet ensemble royal, les petites faïences du midi de la France du XVIII[e] leur font une escorte d'honneur : Avignon, Apt, La Tour-d'Aigues, Aubagne, Varages, Allemagne - près - Moustiers sont dignement représentés par leurs plus belles pièces ; elles n'ont pas la prétention de vouloir même égaler leurs souveraines, mais on y trouve cette bonhomie méridionale, cet art du naturel et cette franchise qui ont fait dire d'elles qu'elles ne savaient pas mentir. Simplicité un peu campagnarde du décor dans un bel émail, mais cet air rustique a une mine d'intelligence qui sent déjà sa pointe d'ail.

Première exposition internationale — véritable feu d'artifice, splendide coup d'œil d'ensemble — enfouie sous les fleurs, dont la reproduction est la première du monde, disait le célèbre expert Marius Bernard ; dans chaque paysage on découvre un petit chef-d'œuvre en miniature ; la rivalité des faïenciers permet alors une concurrence de bon goût où l'art finit toujours par triompher.

Du 4 septembre au 17 octobre des milliers de visiteurs viennent admirer l'art français de la faïence et sont d'autant plus agréablement surpris que peu connaissent jusqu'à présent les admirables centres faïenciers de l'époque de Marseille et de Moustiers. Cette réussite complète de décentralisation, en exposant en Suisse, preuve que nous devons de plus en plus permettre à l'art français de se produire directement à l'étranger, et cela pour le plus grand bien du rayonnement de l'art qui fait rejaillir ses mérites sur la France tout entière.

Belle et grande action de propagande française à l'étranger, qui à elle seule procure aux organisateurs la joie de servir utilement leur pays et que la ville de Genève leur a permis de réaliser avec sa générosité habituelle.

H.-J. REYNAUD.



*Petit plat, fleurs sur le marli, réserves de rocailles, décor polychrome, sujets maritimes. Fabrique de Fauchier neveu, XVIII[e] siècle.*

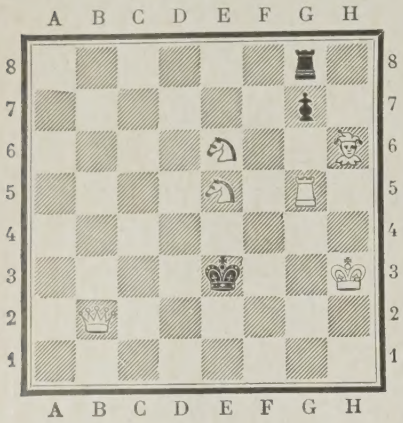
*Soupière, bords orfèvrerie, fond jaune citron, décor de fleurs et papillons polychrome. Fabrique de Fauchier neveu, XVIII[e] siècle.*

*Sucrier avec son plateau attenant, décor fruits et insectes. Fabrique de Robert, XVIII[e] siècle.*

*Petit plat de chasse en camaïeu bleu. Fabrique d'Olerys, XVIII[e] siècle.*

# LES ÉCHECS (N° 51)

*Solution du problème n° 53, par Sam Loyd.*
*New-York State Chess Association,*
*22 février 1892.*



*Les blancs jouent*
*et font mat en deux coups.*

1. Db2-a1 !

Une clef surprenante et bien dans le style de Loyd! Pour capturer le roi noir, la dame blanche commence par lui ouvrir trois cases de fuite : d2, é2 et f2! C'est un peu comme si, voulant attraper un oiseau dans une chambre, on commençait par ouvrir la fenêtre !

Les blancs menacent 2. Da1-é1 mat.

Si 1. ..., Ré3-d2, é2 ou f2. — 2. Tg5-g2 mat.

Ou si 1. ..., Ré3-é4. — 2. Da1-d4 mat.

*Championnat du monde 1948.*

Blancs : Euwe. Noirs : Keres.

1. Pé4, Pé5. — 2. Cf3, Cç6. — 3. Fb5, Pa6. — 4. Fa4, Pd6. — 5. Pç3, Pf5. — 6. P×f5, F×f5. — 7. Pd4, Pé4. — 8. Cg5, Pd5. — 9. Pf3, Pé3!. — 10. Pf4 (10. F×é3, Ph6. — 11. Ch3, F×h3 et Dh4†). 10. ..., Fd6. — 11. Df3, Df6. — 12. D×é3†, Cg8-é7. — 13. F×ç6†, P×F. — 14. 00,00. — 15. Cd2, Cg6. — 16. Pg3, Ta8-é8. — 17. Df2, Fd3. — 18. Té1, T×T†. — 19. D×T, F×f4 !. — 20. P×F, C×f4. — 21. Cd2-f3, Cé2†. — 22. Rg2, Ph6. — 23. Dd2, Df5. — 24. Dé3, P×C. — 25. Fd2, Fé4. Les blancs abandonnent, car ils perdent leur cavalier.

Si 26. D×é2?, F×f3† gagne la dame. Ou si 26. Tf1, Pg4 ou Dg4†.

Blancs : Botwinnik. Noirs : Reshevsky.

1. Pd4, Cf6. — 2. Pç4, Pé6. — 3. Cç3, Fb4. — 4. Pé3, Pd5. — 5. Pa3, Fé7. — 6. Cf3,00. — 7. Pb4, Cb8-d7. — 8. Fb2, Pç6. — 9. Fd3, P×ç4. — 10. F×ç4, Fd6. — 11. Cé2, Pa5. — 12. Pb5, Cb6. — 13. Fd3, P×P. — 14. F×b5, Fd7. — 15. Db3, Pa4. — 16. Dd3, Ta5. — 17. Cç3, Dé8. — 18. F×d7, D×d7. — 19. 00, Tç8. — 20. Pé4, Cç4. — 21. Fç1, Pé5. — 22. Td1, P×P. — 23. D×d4, Dé6. — 24. Ta2, Ph6. — 25. Ph3, Ta6. — 26. Cd5, C×é4 (D×é4?. — 27. C×C† gagne la dame). — 27. Té2, Pf5. — 28. Pg4, Fç5. — 29. P×f5, D×f5 (29. ..., F×d4. — 30. P×é6 gagne une pièce). — 30. D×é4, D×h3. — 31. Ch2, Tç8-ç6. — 32. Cf4! (et non 32. D×ç4?, F×f2† et T×D). Les noirs abandonnent. Ils sont menacés de 33. C×D et aussi 33. D×ç4†.

Si 32. ..., Db3. — 33. Td8†, Ff8 (33. ..., Rf7. — 34. Dé8†, Rf6. — 35. Dg6 mat). — 34. T×f8†, R×f8. — 35. Dé8 mat.

Blancs : Smyslov. Noirs : Botwinnik.

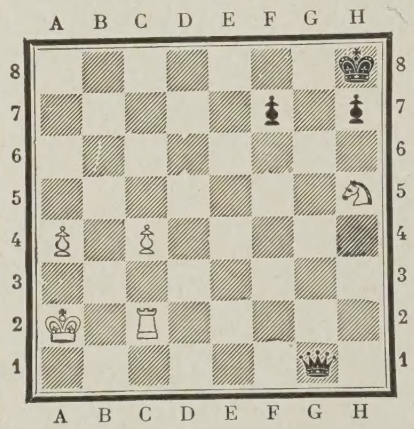
1. Pé4, Pç5. — 2. Cf3, Cç6. — 3. Pd4, P×P. — 4. C×P, Cf6. — 5. Cç3, Pd6. — 6. Fg5, Pé6. — 7. Fé2, Fé7. — 8. 00,00. — 9. Cd4-b5, Pa6. — 10. F×f6, g7×f6 (10. ..., F×f6?. — 11. C×d6). — 11. Cd4, Rh8. — 12. Rh1, Tg8. — 13. Pf4, Fd7. — 14. Ff3, Tç8. — 15. C×ç6, b7×ç6. — 16. Cé2, Pd5. — 17. Pf5, Dç7. — 18. Pç4, d5×ç4. — 19. Dd4, Pç5. — 20. D×ç4, Fd6. — 21. Pg3, Fb5. — 22. Dç2, é6×f5. — 23. é4×f5, Tç8-é8. — 24. Tf2, Té3. — 25. Fg2, Dé7. — 26. Cg1, Fd3. — 27. Dd2, ç5-ç4. — 28. Tf3, Té8. — 29. Td1, Fç5. — 30. b2-b3, Té1 (menace F×g1). — 31. P×P, F×ç4. — 32. Ff1, T×d1. — 33. D×d1, Td8. — 34. Dç2, Fd5!. — 35. Dç3, Fd4. — 36. Dd3 (36. D×d4?, F×f3† et T×D). 36. ..., Dé3 (menace D×g1 mat). — 37. D×é3, F×é3 (menace 38. ..., F×g1. — 39. R×F, F×f3). — 38. Fg2, F×f3. — 39. F×f3 (39. C×f3, Td1† gagne). 39 ...., Td2. — 40. Cé2, T×a2. Les blancs abandonnent.

Blancs : Keres. Noirs : Botwinnik.

1. Pç4, Pé6. — 2. Pg3, Pd5. — 3. Fg2, Pd4. — 4. Pb4?, Pç5. — 5. Pb5, Pé5. — 6. Pd3, Fd6 (dirigé contre f2-f4). — 7. Pé4, Dç7. — 8. Cé2, Ph5! (pour répondre à f2-f4 par h5-h4, démolissant l'aile roi). — 9. Ph4, Ch6. — 10. 00, Fg4. — 11. f2-f3, Fé6. — 12. f3-f4, Fg4. — 13. Pf5, Cd7. — 14. Cd2, g7-g6. — 15. P×P, P×P. — 16. Cf3, Fé7. — 17. Tf2, Dd6. — 18. F×h6, T×h6. — 19. Dd2, Th8. — 20. Cg5, Cf6. — 21. Té1 (menace 22. Cf4 et si é5×f4. — 23. é4-é5). 21. ..., Db6. — 22. Cf3, Cd7. — 23. Cg5, Tf8. — 24. T×T†, F×T. — 25. Pa4, Fh6. — 26. Pa5, Df6. — 27. Cç1, 000 (l'attaque des pions blancs sur le grand roque peut être facilement bloquée : si a5-a6, b7-b6 ; ou si b5-b6, a7-a6). — 28. Cb3, Tf8. — 29. Ta1, Dé7. — 30. Dç1, Rb8. — 31. Ta2, Tf7. — 32. Da3, F×g5. — 33. P×g5, Fd1! (et non 33. ..., D×g5?. — 34. C×ç5. Le fou noir doit d'abord s'échanger contre le cavalier avant la prise de g5). — 34. Dç1, F×b3. — 35. Tb2 (espérant que le fou noir aura la complaisance de prendre un pion blanc de l'aile dame, ce qui ouvrirait une ligne de pénétration aux pièces blanches et donnerait des chances d'attaque aux blancs) 35. ..., Fd1!. — 36. D×d1, D×g5. — 37. Dé1, Cf8. — 38. — Rh2, Df6. — 39. Fh3, Ch7. — 40. Dd1, Cg5. — 41. b5-b6, h5-h4. — 42. Dg4, P×g3†. — 43. R×P, Tf8. — 44. P×a7†, R×P. — 45. a5-a6, C×F. — 46. D×h3, Df4†. — 47. Rg2, Df1†. — 48. Rh2, Tf2†. — 49. T×T, D×T† (les blancs doivent maintenant éviter l'échange des dames, mais Botwinnik y parviendra). — 50. Rh1, Dé1†. — 51. Rg2, Dé2†. — 52. Rg1 (52. Rh1, Dh5! ou 52. Rg3, D×d3†) 52. ..., Dé3†. — 53. D×é3, P×é3. — 54. P×P, R×P. — 55. Rg2, Rb6. — 56. Rf3, Ra5. — 57. R×é3, Rb4. — 58. Rd2, Pg5! (et non 58. ..., Rb3 ?. — 59. d3-d4 !)

Les blancs abandonnent, car si 59. Ré2, Rç3. — 60. d3-d4, R×d4 gagne ; ou si 59. Ré3, Rç3. — 60. Ré2 (60. d3-d4, ç5×d4† et R×ç4). 60. ..., g5-g4 gagne.

*Etude n° 54, par D. Przepiorka,*
*Szachista Polski, janvier 1920.*



*Les blancs jouent et gagnent.*

André Chéron.


**PIDAULT,** Armurier **BOCHOT,** succr
*42, rue de l'Arcade, Paris 8e - Tél. : Anj. 36-20*


## AVIS FINANCIER

### CRÉDIT LYONNAIS

**Situation au 30 juin 1948**

La situation au 30 juin présente un total de 184.066 millions, soit, par rapport à celle au 31 mai, une augmentation de 3.825 millions.

Au passif, les comptes de chèques et les comptes courants progressent ensemble de 1.754 millions.

A l'actif, tandis que les comptes courants fléchissent de 1.206 millions, le portefeuille effets accuse un gonflement de 2.900 millions.


## RUBRIQUE IMMOBILIERE

**Parc Monceau** (en société), charmant appartement **libre,** cinq pièces, grand confort, 1er étage en plein soleil, dans luxueux immeuble pierre de taille, construction 1925. **André Herbert,** 19, rue de Téhéran, Paris.

## OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude de Me **BRAS,** Notaire, à **Saint-Julien-de-Concelles** (Loire-Infér.). **A VENDRE à rente viagère** (1 tête, 62 ans) **LA CHAPELLE-BASSE-MER**

**LE DOMAINE HISTORIQUE DE LA BARRE**

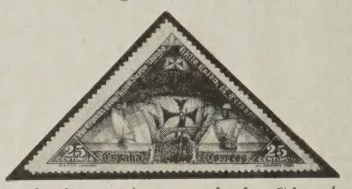
**VUE PANORAMIQUE SUR LOIRE. MAISON de MAITRES** et dépend. **Pare, jardin,** prairie 1 ha 50. Réserve d'usufruit partielle par vendeur. S'ad. au notaire.


## PHILATÉLIE

### LES TIMBRES TRIANGULAIRES

Parmi les émissions modernes, on voit rarement des timbres triangulaires : il s'agit presque toujours de « timbres à image » auxquels on a réservé ce format inhabituel afin d'attirer les jeunes collectionneurs et les amateurs d'images curieuses. Les triangulaires de *Touva,* par exemple, sont parmi les plus connus (1927, 1934-35-36), avec ceux du *Libéria* (1919-21, 1936-38) et de divers Etats de l'Amérique du Sud : *Equateur* (1908, 1936) ; *Costa-Rica* (1931-37) ; *Paraguay* (1932).

Au même genre d'émissions appartiennent les triangulaires d'*Espagne* (série



Colomb de 1930), ceux de la *Côte française des Somalis* (1943), destinés à rappeler les vignettes d'*Obock* de 1893-1894, ceux, plus récents, de *Roumanie,* de *Monaco,* etc.

Cependant, des pays « sérieux » ont aussi sacrifié à cette mode : ainsi les *Pays-Bas* en 1933 (poste aérienne) et 1936 (série d'Utrecht). On trouve plus rarement des timbres d'usage courant, non spéculatifs : par exemple en *Tchécoslovaquie* les 50 hel. de 1937 (poste et taxe ; vignettes impliquant la remise en mains propres au destinataire).

Dans les débuts de l'histoire du timbre, le format triangulaire correspondait sans doute à une facilité plus grande dans le découpage des non-dentelés (trois côtés au lieu de quatre !) et non à une recherche particulière : on le trouve ainsi au *Cap de Bonne-Espérance* de 1853 à 1861, à

*Terre-Neuve* de 1857 à 1862. Ces timbres connus pour leur rareté, sont certainement à l'origine de la vogue plus tardive des « triangulaires » : déjà en 1893-1894 les émissions analogues de la *Côte des Somalis* et d'*Obock* frappent par leur caractère artificiel ; ce format est resté dès lors un archaïsme de la mode en matière philatélique.

J. Bellay.

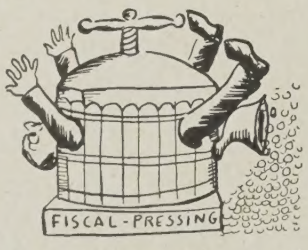

**P. HENRY** 23, Faubourg-Poissonnière, Paris (9e). Tél. : Prov. 60-40. Spécialiste en timbres d'Europe anciens et modernes, à la pièce ou en séries. ACHAT de collections, lots et vieilles archives. Grand choix de timbres de France.

## PETITES ANNONCES

Si vous n'entendez plus aussi bien qu'autrefois, portez l'Oto'Renovex. Ecr. : Pharmacie Principale, Tours.


## LA CHASSE DU PERCEPTEUR OU RÊVE ET RÉALITÉ, par CAMI.

Avec son fiscal-pressoir,
Percepteur part à la chasse
Et découvre un bois, le soir,
Peuplé d'immondes rapaces,
Monstres que n'ont pu prévoir
Ni Buffon ni Lacépède,
Du « parallèle » et du « noir »
Les Parallélibipèdes !




« Par saint Fisc, j'aurai leurs peaux ! »
Dit le percepteur qui lance
Ces « tire-au-flanc » des impôts
Dans son pressoir-à-finance !
Un tour de vis fait alors
En cascade fastueuse
Jaillir les billets et l'or
Mieux que d'une lessiveuse !

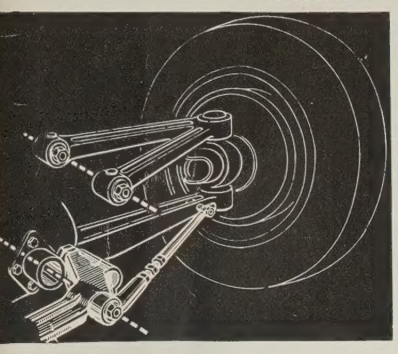
Le percepteur dit encor :
« Je vais pouvoir, l'âme quiète,
« Par la contrainte par cor,
« De l'impôt remplir l'assiette !
« Bientôt grâce à un pressoir
« Qui va semer la panique,
« C'est l'arrêt au marché noir,
« C'est l'arrêt aux prix iniques !

« C'est l'arrêt au laminoir
« De tout trafic parallèle,
« C'est l'arrêt au beurre noir... »
Soudain, ouvrant les prunelles :
« Quel exploit, digne du Cid,
Dit-il, « en rêve on peut faire !
« Mais avec les vrais caïds
« C'est, hélas ! une autre affaire ! »

Pour le tondre en vrai mouton,
Chassons le contribuable,
Tond ! tond ! tontaine, tond ! tond !
Mais c'est un gibier minable,
Car sa fortune aujourd'hui,
Par moi fut tant épurée,
Qu'au lieu d'un pressoir, pour lui,
Je prends un « presse-purée » !...

# ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS


**AUTOMOBILISTES**



AUGMENTEZ votre tenue de route et votre sécurité tout en diminuant vos frais de pneus.

Sans parler des risques d'accidents, sachez qu'une mauvaise tenue de route entraîne toujours une usure excessive et prématurée de vos pneus.

Tout cela peut vous être évité par la nouvelle triangulation SPEED, réalisée en métal AP 33, qui ne pèse que 4 kilos, s'adapte en deux heures, rend l'avant-train de votre 11 CV Citroën identique à celui d'une 15 CV, vous protège et vous fait économiser.

Pour tous renseignements : ETABLISSEMENTS BRISSONNET ET CIE, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI. 87-40.

**VOTRE VOITURE VAUT UNE FORTUNE**

L'**Extincteur O. B.** à poinçon découpeur permet l'ouverture de l'appareil comme celle d'une simple boîte de conserves, ce qui le rend infuyable et permet l'arrêt de fonctionnement à volonté.

*Notice gratuite sur demande*

**Extincteur** O. B., 66, route de la Reine, Boulogne-sur-Seine. MOL. 47-77.

**Seul**

**EXTINCTEUR O. B.**

**Vous la sauvera.**

**APRÈS HUIT ANS D'ABSENCE FORCYL RENAIT ET RENOVE**

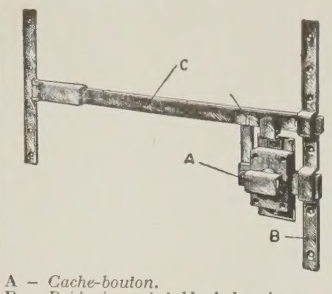
IMMÉDIATEMENT sans immobilisation les moteurs fatigués, l'usure des cylindres, pistons, soupapes ; cette opération vous l'effectuerez vous-même et vous retrouverez une voiture neuve pour 450 francs. Envoi contre remboursement à lettre lue, notice gratuite sur demande.

COMPTOIR FRANCO-AMÉRICAIN, 55 *bis*, rue de l'Assomption, Paris. Tél. AUT. 49-51.

Pour paraître dans cette rubrique, *adressez-vous à :*
LA PUBLICITÉ MOULIN,
6, rue de Milan, Paris (9e).
Tél. : TRI. 45-11.

**AVEC LA BARRE R. F.**

les absents n'ont jamais tort. Que vous quittiez votre appartement pour une longue durée ou un simple week-end, vous pourrez vivre loin de chez vous en toute




A – *Cache-bouton.*
B – *Bride incrochetable à la pince.*
C – *Grande barre supérieure renforçant la sécurité.*

tranquillité, si vous avez soin de protéger votre porte contre toute effraction avec la Barre R. F., le meilleur des gardiens.

ETABLISSEMENTS R. F. FRAISSANGE (Père), 6, rue de Poitou, Paris. Tél. TUR. 64-57.

**UNE CITROËN A QUATRE VITESSES**

LE rêve de tous les amateurs d'*économie* et de *performance* est réalisé avec :

LA TRANSFORMATION DURIEZ

1° Dans la « Coupe d'Argent » (26 concurrents) à Montlhéry, le 30 mai 1948, sur voiture DB, Bonnet remporte la première place à 127 km 361 de moyenne et Deutsch la seconde de la catégorie SPORTS ; 2° Au circuit de Reims (203 km 208), le 18 juillet, Bonnet se place 5e à 2' 31'' du 1er. Ces performances ont été faites avec LA 4 VITESSE DURIEZ, 4e surmultipliée et 3 vitesses silencieuses adaptable à toutes les tractions avant Citroën et super-traction Rosengart.

Renseignements : chez tous les agents et chez DURIEZ, 66, avenue Émile-Zola, Paris (15e). Tél. VAU 33-30.

**CHASSEURS :**

VOUS trouverez chez GUYOT, fondé en 1868, une sélection complète d'armes de chasse ; des cartouches avec portée et pénétration garanties ; tous les accessoires sélectionnés ; des réparations parfaites et rapides ; tous les travaux de canonnerie. Spécialiste du canon « PYRO » inoxydable.

GUYOT, 48 à 52, rue de Lyon, Paris (12e). DID. 31-05.

**PAS DE COURANT D'AIR DERRIÈRE VOTRE FENÊTRE**

.. si elle est équipée avec des joints métalliques Benoit. Par ce moyen rationnel, vous éliminez, en outre, les infiltrations de vent, pluie, bruit et poussières.

L'économie de chauffage réalisée est de l'ordre de 55 %. Augmentation de la température de 4 à 6°.

Posés en feuillure des fenêtres et portes, parfaitement flexibles et inoxydables, les joints Benoit sont garantis dix ans et pratiquement inusables.

Des milliers de références.

Demandez la documentation n° 46 sans engagement de votre part aux ÉTABLISSEMENTS BENOIT ET CIE, 11, rue des Petites-Ecuries, Paris (10e). PRO. 27-09.

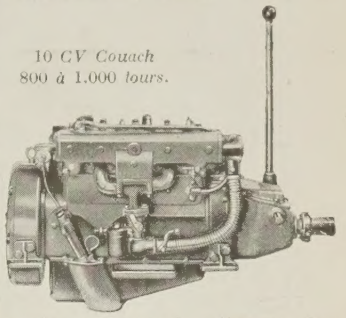
Agence et pose dans toute la France. Représentant à Alger : M. Heiles, Les Brises, Pacide Pescade.

**LES MOTEURS COUACH**

SEULE une grande firme spécialisée dans la fabrication des moteurs marins peut vous fournir, avec le maximum de garanties, le type exact de moteur convenant à votre bateau.

Grâce à leurs cinquante-deux années d'expérience, les moteurs COUACH ont

*10 CV Couach*
*800 à 1.000 tours.*



acquis dans le monde entier une place de tout premier plan.

Les moteurs COUACH se singularisent par leurs hautes qualités techniques. Ils ont d'ailleurs toujours orienté leurs efforts vers la sécurité. Les moteurs COUACH sont construits pour durer ; leur régime lent les rend inusables.

Il faut également souligner la pompe à balancier particulièrement appréciée des usagers et qui assure aux 7, 10 et 15 CV COUACH un parfait refroidissement.

Pour tous renseignements : MOTEURS COUACH, 125, boulevard de la Plage, Arcachon.

**La Bonne Vinchée**
LE VIN D'UNE ÉLITE

GRAND VIN VIEUX BOUQUETÉ, CORSÉ ET RACÉ, SOIGNÉ ET VIEILLI DANS LES CAVES

**J. VINCHES**
A NARBONNE


# TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

## FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| Un an . . . | 2.700 | 3.200 | 3.480 | 3.960 |
| 6 mois . . . | 1.350 | 1.600 | 1.740 | 1.980 |

## ÉTRANGER :

| | | ABONNEMENT N° 1 | | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|---|---|
| U. S. A. | Un an.... | 13,50 | dollars | 16.20 | 17 | 19,80 |
| | 6 mois... | 6,75 | | 8,10 | 8,50 | 9,90 |
| SUISSE. | Un an.... | 57 | francs suisses | 68 | 71,50 | 83 |
| | 6 mois... | 28,50 | | 34 | 35,75 | 41,50 |
| PORTUGAL. | Un an.... | 339 | escudos | 407 | 430 | 497 |
| | 6 mois... | 169,50 | | 203,50 | 215 | 248,50 |

**TOUS AUTRES PAYS :**

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| Un an.... | 3.400 | 4.080 | 4.300 | 4.980 |
| 6 mois... | 1.700 | 2.040 | 2.150 | 2.490 |

Pour tous autres pays, les abonnements sont payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

**FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE**
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **500 fr.**
Étranger. . . . . Un an **680 fr.**

**Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.** — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **20** fr. en timbres-poste.


*Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.*


**LA TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue.** Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

# Préparez à votre jardin sa parure printanière

## Plantez maintenant vos oignons à fleurs de Hollande

Avril vous apportera, avec les tulipes, jacinthes, narcisses et crocus, toute la splendeur lumineuse du printemps.

Dès maintenant, plantez un choix judicieux d'oignons à fleurs hollandais, d'espèces précoces et tardives : la nature fera le reste. Et de fin Mars à Juin, votre jardin et votre balcon resplendiront de couleurs éclatantes, fraîches ou subtiles.

*Demandez renseignements et conseils à votre marchand grainier*

ELVINGER

Le Directeur-Gérant :
G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1948.
Imprimeur n° 53.